

# LES ARTS



S U E

## ÇA PASSE OU ÇA CASSE !



G R E E N A W A Y



T H E S A L T M E N O F T I B B E T

CHAMBERLAND LE DEVOIR

Il hérite pour la première fois des locaux rutilants d'Ex Centris et s'offre une programmation particulièrement resserrée et appétissante. Du 14 au 24 octobre, c'est reparti pour le Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal, qui démarre jeudi avec *Tout sur ma mère* de Pedro Almodóvar. Saura-t-il reconquérir un public moins dense que jadis? Avec tant de bonnes cartes dans son jeu, pourquoi pas?

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

«**C**a passe ou ça casse, cette année», lance Luc Bourdon d'un air convaincu. Membre du triumvirat à la programmation du Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal, il regarde le rendez-vous s'approcher à grands pas, songe que si l'engouement du public ne suit pas, il faudra se poser de sérieuses questions.

Claude Chamberland affiche de son côté un bel optimisme. Il a lancé force invitations à des producteurs et des distributeurs étrangers pour qu'ils viennent juger *de visu* du sérieux de la maison, les attend de pied ferme. «*C'est un lancement planétaire*», déclare-t-il. Par ici les foules!

Le FCMM roulera à Montréal du 14 au 24 octobre. 28<sup>e</sup> édition? Oui et non. Plus vieux festival de cinéma de Montréal, ce rendez-vous a tellement changé de visage au long des ans, de dates, de lieux, qu'on a toujours l'impression qu'il sort en plein soleil pour la toute première fois.

### Une année charnière

Il faut dire que les premières fois s'accumulent à sa feuille de route: première fois qu'il se déroulait au printemps puisqu'il ne se déroulait plus au printemps, première fois qu'il atterrissait sous l'aile de son mécène Daniel Langlois, etc. En 1999, c'est la première fois que ce festival prend son pied dans les nouveaux locaux d'Ex Centris, avec des équipements et des salles de pointe, temple *high tech* prêts pour l'assaut. Au fil des bouleversements, la clientèle a un peu perdu pied et s'est clairsemée, d'où l'offensive reconquête.

Le produit est là, l'emballage aussi. Année charnière, donc. Tous s'entendent là-dessus. Le superbe Almodóvar, *Tout sur ma mère*, assure le coup d'envoi de l'événement jeudi. Les films de Doillon, de Sokourov, de

VOIR PAGE B 2: FCMM



### EXPO

**Rops au delà de la provocation**

Page B 3

### THÉÂTRE

**La fin du monde**

Page B 4

### CHRONIQUE CULTURELLE

**La femme de César**

Page B 14

### Cinéma

Page B 6

### Disques

Page B 10

### Musique

Page B 14

FESTIVAL INTERNATIONAL  
**NOUVEAU CINÉMA NOUVEAUX MÉDIAS**  
Montréal 1999  
14-24 OCTOBRE



## LES ARTS

EXPOSITIONS

## Au delà de la provocation

De Namur à Paris: le XIX<sup>e</sup> siècle de Félicien Rops prend l'affiche au Musée du Québec, du 29 septembre au 2 janvier 2000

DAVID CANTIN

On associe le nom du peintre belge Félicien Rops à la controverse et à l'érotisme provocateur de ses tableaux. Par contre, derrière cette façade qui ne laisse personne indifférent, se cache un artiste beaucoup plus complexe. Dans la foulée des activités marquant le centenaire de sa mort, en 1998, le Musée du Québec regroupe une exposition importante qui compte plus de 260 œuvres, allant du dessin à la peinture, de la gravure à l'illustration. En trois salles, ce parcours suit un ordre chronologique, de Namur à Paris, jusqu'à la toute fin, où l'on peut découvrir les toiles les plus sulfureuses de cet anti-conformiste.

libre de Bruxelles au début des années 1850, il se joint aux cercles avant-gardistes de Belgique.

Plus tard, grâce à l'héritage paternel, il fonde son propre journal, *Uylenspiegel* (*L'Espégle*), où il développera son talent pour la caricature d'inspiration politique. On peut prendre, à titre d'exemples, *La Comédie politique*, *La Politique pour rire* (1859) et surtout *La Médaille de Waterloo* (1858). Déjà, on sent dans ses caricatures virulentes une haine face au bourgeois bien-pensant, réduit au conformisme de ses valeurs.

En réaction à ses années de collège, un anticléricalisme violent fera aussi surface dans ses œuvres. À la suite d'une rencontre déterminante avec Baudelaire, il s'intéresse de plus près au corps féminin lié à la mort. Comme le poète du *Spleen de Paris*, il attire le scandale mais gagne également une solide réputation en tant que graveur et illustrateur. Fasciné aussi par Courbet, Rops cherchera à «traduire en images la réalité qui nous entoure tout en conservant la spontanéité de la première impression». Devant cette profession de foi, *Les Bas-fonds* correspond à un véritable manifeste esthétique, où la mémoire du geste l'emporte sur la précision des lignes.

que graveur et illustrateur. Fasciné aussi par Courbet, Rops cherchera à «traduire en images la réalité qui nous entoure tout en conservant la spontanéité de la première impression». Devant cette profession de foi, *Les Bas-fonds* correspond à un véritable manifeste esthétique, où la mémoire du geste l'emporte sur la précision des lignes.

Errances  
En traversant les portes de la deuxième salle, on rejoint l'artiste belge autour de son errance pari-

sienne, qui va des années 1876 à 1884. Dans cette étape charnière, le nu féminin prédomine. C'est la période de la comédie humaine et amoureuse des *Cent légers croquis sans prétention pour réjouir les honnêtes gens*.

Sous le thème du divertissement érotique, Rops peint des modèles d'une grande beauté qui échappent au stasisme de la pose. Il prend la vie sur le fait, la rencontre de plein fouet à travers l'intense contraste des expressions humaines. Ses esquisses ne tolèrent pas la laideur mais se concentrent plutôt sur l'idéalisation.

Il ne faut jamais perdre de vue ce souci qu'a Rops d'innover, de manière très personnelle, sur le plan technique et artistique. Il ira même jusqu'à utiliser le pastel en poudre et approfondira ses recherches sur la gouache dans sa description particulière de la vie moderne. Figure emblématique de cette rétrospective, *la Pornokratès* (1878) devient une sorte d'aboutissement de cette démarche créatrice. Arrogante et fière de sa nudité imposante, elle est la femme ropsiennne par excellence. Les yeux bandés, elle incarne le pouvoir de la dominatrice guidée par l'ignorance, la luxure et la goinfrerie d'un porc en laisse. Cette satire des bas instincts et des actions des hommes politiques ne manquera pas de choquer profondément toute une couche sociale.

Dans la dernière salle, au rez-dechaussée, l'œuvre de Rops prend toute sa dimension décadente et lubrique. Elle met en scène le «peintre des luxures», celui qui n'hésite pas à révéler à l'homme l'égoïsme de ses basses jouissances avec un raffinement extrême. Il dévoile avec audace les sexes masculins et féminins. Grâce à des références au mythologique, au sacré ainsi qu'à l'iconographie reli-

gieuse, il n'hésite pas à faire intervenir un malaise entre le charme esthétique et la confusion morale.

On retrouve cette obsession charnelle qui détourne des images étranges et choquantes du passé jusqu'à l'excès de l'extase divine dans *La Tentation de saint Antoine* (1878). D'autres toiles se concentrent sur l'influence satanique sur la femme, renforçant le pouvoir de répulsion.

Ne se jugeant ni obscène ni pornographique, Rops veut traduire l'exaspération de la chair. Selon l'écrivain Joris-Karl Huysmans, «il peint l'extase démoniaque comme d'autres ont peint les élans mystiques». Dans son renversement du religieux, il invente une «mystique noire».

En quittant les derniers tableaux, il serait dommage de ne retenir de cette exposition que le simple fait de vouloir provoquer. Il y a beaucoup d'autres éléments à retenir, comme la grande maîtrise technique de l'artiste belge ou la richesse stylistique dans les détails de certaines œuvres. Bien sûr, Félicien Rops proclamait haut et fort sa «haine des tièdeurs». Pourtant, derrière le regard du dandy se cachait, sans doute, un être très fragile. De plus, cette première grande rétrospective en Amérique du Nord permet aux visiteurs de se familiariser avec des extraits de la correspondance volumineuse de Rops, tout au long de ce parcours fascinant. Voilà donc une exposition qui se laisse prendre à petites doses afin de mieux apprécier ce personnage singulier du XIX<sup>e</sup> siècle.

À vendre (*Les deux amies*), 1890. Détail.

SOURCE MUSÉE DU QUÉBEC

## Inclassable

Quelque part entre le romantisme et le néoclassicisme, il semble impossible de classer Rops dans un des grands courants qui traversent le XIX<sup>e</sup> siècle. On rapproche plutôt son art d'œuvres littéraires telles *Les Épaves* de Baudelaire, *Les Diaboliques* de Jules Barbey d'Aurevilly ou encore *Le Jardin des Supplices* d'Octave Mirbeau. Autant d'imaginaires qui transgressent les mœurs ainsi que les liens moraux de l'époque. Il faut bien dire que Rops ne quittera jamais cet esprit de liberté qui l'anime. D'ailleurs, dès son adolescence, il adopte une liberté de pensée, de comportement et de mouvement. Lors de son passage à l'Université

SOURCE MUSÉE DU QUÉBEC  
Portrait de Félicien Rops par Koller, Budapest, 1879

**Pygmalion**

DU 28 SEPTEMBRE AU 23 OCTOBRE 1999  
Traduction: Antonine Maillet. Mise en scène: Françoise Faucher.

Avec Guy Nadon, Isabelle Blais, Monique Lepage, Raymond Legault, François Tassé, Perrette Souplex, Gabrielle Mathieu, Marie-José Normand, Jacques Baril, Jean-Marie Moncelet, Marcel Girard, Danielle Leduc et Louise Caron.  
Assistance à la mise en scène: Sue Turmel. Concepteurs: Catherine Granche, François Barbeau, Michel Beaulieu, Catherine Gadouas, Lucie Langlois.

(514) 844-1793 www.rideauvert.qc.ca 4664, rue Saint-Denis - Métro Laurier  
Service de garderie le samedi et le dimanche en matinée sur réservation seulement.

théâtre du rideau vert

**desjardins**  
Boom Boom  
en spectacle solo

24 • 25 nov., 20h00  
COMPLET

DERNIÈRES SUPPLÉMENTAIRES  
26 • 27 nov., 20h30

Artiste invitée  
**HÉLÈNE TREMBLAY**

SPECTRUM  
318, STE-CATHERINE O. Pl. des Arts  
(inf. 861-5851) billets au Spectrum,  
chez Admission et au 790-1245 (+frais)

FOUKINIC impresarii

EN SPECTACLE  
3 - 4 - 5 et 6 novembre - Montréal

4690, Boulevard Saint-Laurent  
Montréal (Québec)  
Téléphone : 514.845.4890  
Réseau Admission : 514.790.1245

SALLE DU THÉÂTRE  
ESPACE GO

Nouveauté :  
et Butterfly  
disponible maintenant  
en CD et cassette

★★★★ La Presse  
★★★★ Journal de Montréal

MARIE-CLAIRE SÉGUIN

TOURNÉE... ET BUTTERFLY  
AUTOMNE 1999

23 OCT. Richmond  
Centre d'Art  
(819) 826-2488

30 OCT. St-Jean-sur-Richelieu  
Théâtre du Vieux St-Jean  
(450) 358-3949

13 NOV. St-Hyacinthe  
Auditorium ITA  
(450) 778-3388

18 NOV. Hull  
Salle Jean Després  
(819) 695-7455

20 NOV. Belœil  
Centre culturel  
(450) 464-4772

23 NOV. Sherbrooke  
Salle Maurice O'Bready  
(819) 820-1000

26 NOV. Chicoutimi  
Auditorium Dufour  
(418) 549-3910

LE SPECTACLE ET BUTTERFLY...  
UNE CRITIQUE UNANIME

« Un spectacle géant, intelligent  
et brillant! »  
- La première chaîne de Radio-Canada

« Impossible de ne pas réagir au  
spectacle de Marie-Claire Séguin »  
- Le Devoir

EN NOMINATION ADISQ 1999 INTERPRÈTE FÉMININE DE L'ANNÉE

et Butterfly

LE DEVOIR Temp te

## LES ARTS

DANSE

## Territoires intérieurs

Isabelle Choinière est-elle à mettre dans une case à part? Faut-il donc pour aborder son travail entrer dans une autre dimension?

JULIE BOUCHARD

Elle est gourmande, Isabelle Choinière. Si elle pouvait mettre le monde sur scène, le monde tout entier, avec le passé, le présent et le futur réunis, elle le ferait. Et elle nous y mettrait aussi, si elle le pouvait, à n'en pas douter. Par défaut, donc, elle se présente seule sur scène dans *La Mue de l'Ange*, sa plus récente performance d'art électronique.

Seule, mais présente au monde et avec la volonté, surtout, de retrouver l'unité originelle avec lui. Une unité déjà sentie, éprouvée, explorée sur scène, dans le désert ou sous l'eau. Et qu'elle nous offre en partage.

## Une recherche multidisciplinaire

Depuis *Partage des peaux*, présentée en 1994, Isabelle Choinière poursuit une recherche chorégraphique multidisciplinaire où sons, vidéo, infographie et gestuelle participent à la création. Les nouvelles technologies, outils du temps présent, dit-elle, ont toujours fait partie intégrante des recherches tant théoriques que chorégraphiques d'Isabelle Choinière. Comment les nouvelles technologies transforment notre présence au monde? Cette question, l'analyste Isabelle Choinière la creuse. Et cherche dans de nombreuses directions à la fois pour lui apporter réponses; ses exposés sont tissés d'emprunts au taoïsme, aux sciences, à la philosophie, à l'anthropologie, à l'histoire, etc.

Son discours est touffu, parfois ardu à suivre. Elle le sert quand même aux médias, qui s'y laissent prendre. Ne sachant par quel bout prendre celle qui ose intégrer à la danse les nouvelles technologies et qui justifie sa démarche avec un discours un peu obscur, les médias ont souvent enrobé Isabelle Choinière et son travail de mystère: «Apprentie sorcière des temps cyber», titrait *Le Monde*. «Il n'y a pas véritablement de langage et de rhétorique pour parler du travail d'Isabelle Choinière», y allait pour sa part le présent quotidien, *Le Devoir*. Est-elle à mettre dans une case à part? Faut-il donc pour aborder son travail entrer dans une autre dimension? Pas sûr.

## Une perspective réseautique

*La Mue de l'Ange* tente de recréer cet état de présence au monde ressenti par Isabelle Choinière lorsqu'elle est sur scène. En train de performer. Ou de danser. Tout simplement. Un état qui lui permet de sortir d'elle-même, de sentir son corps plus présent que jamais dans l'espace. De le sentir touché par la présence des autres. De se sentir partie prenante, pour une fois, avec ce monde qui si souvent nous fait défaut.

Une expérience d'unité et de présence au monde ressentie aussi dans le désert, alors qu'elle avait l'impression d'être traversée par l'air ambiant. Ressentie également sous



Isabelle Choinière se présente seule sur scène dans *La Mue de l'Ange*, sa plus récente performance d'art électronique.

des mètres d'eau, alors que, arpentant le fond des mers, elle se sentait léchée, emportée par une matière fluide qui ne lui reconnaissait plus de limite. Le temps, dans ces moments, et l'espace semblent se défaire des limites que nous leur trouvons hier oppressantes. «Ton corps va plus loin que toi. Tu sens qu'il y a un espace intérieur et extérieur.» Que la réalité dépasse la perception immédiate; qu'elle se déploie maintenant bien au-delà de ce qui est tout près. Comment retrouver cet état? Comment le partager? Le pari d'Isabelle Choinière est que les nouvelles technologies peuvent permettre de retrouver ces états.

*La Mue de l'Ange* fait suite à *Commun*, créé en 1995 et qui valu à Isabelle Choinière une reconnaissance internationale. Plusieurs des principes en œuvre dans *Commun* sont repris, mais utilisés cette fois dans une perspective réseau-

tique. Au sein d'un lieu ouvert, les sens se multiplient. Les limites physiques et psychiques du corps sont remises en questions. Dans *La Mue de l'Ange*, deux danseuses sont reliées par l'entremise du réseau Internet. La vidéo, l'infographie, le son s'ajoutent à la gestuelle pour étendre le monde intérieur du corps présent, réel, celui d'Isabelle Choinière. Le corps se multiplie; il n'est plus que présent, il apparaît aussi distant; il se fait lumineux, sonore. Dans un espace qui ne connaît plus de limites, où les mondes intérieur et extérieur se rejoignent, le corps s'amplifie, comme une cellule organique, et se répand dans l'espace comme un tissu vivant. L'acte de chorégraphier, pour Isabelle Choinière, était intérieur, s'est fait «à même [sa] chair et [sa] peau». Le réseau Internet, la numérisation de la gestuelle, de la vidéo et du son, qui peuvent dès lors se transmuter l'un en l'autre, sont utili-

sés comme métaphore d'un monde désormais ouvert, où le corps peut entrer en osmose avec les éléments qui l'entourent.

Isabelle Choinière danse depuis des années, mais elle est toujours restée en marge du monde de la danse à Montréal. Elle s'est produite d'abord dans des centres d'artistes ou des galeries d'art; le milieu des arts visuels lui a ouvert les portes dès ses débuts. Et c'est grâce à lui qu'elle a acquis une réputation internationale. Comment se fait-il que le monde de la danse n'arrive pas à intégrer le travail Isabelle Choinière? Trop de technologies dans ce qu'elle fait? Laissons-leur la réponse.

## LA MUE DE L'ANGE

D'Isabelle Choinière. Les 13, 15, 16, 21 et 22 octobre, 20h30, au théâtre Prospero.

THÉÂTRE

## La fin du fin monde est arrivée

Denis Bernard bosse depuis vingt ans sur les scènes. Il profite d'un retrait volontaire des planches pour diriger le nouveau *George F. Walker*, de la série *Motel de passage*, qui prend l'affiche cette semaine au Théâtre de Quat'Sous.

STÉPHANE BAILLARGEON LE DEVOIR

La vie est vache. Plus que ça. Cruel et sans pitié, comme le découvre en ce moment le comédien Denis Bernard. Il y a quelques mois, le directeur du Quat'Sous, Pierre Bernard (sans lien de parenté), lui a offert de prendre sa place pour mettre en scène *La Fin de la civilisation*, le quatrième volet de la série *Motel de Passage* du Canadien George F. Walker. Ça tombait bien. Denis Bernard commençait une sorte d'année sabbatique, en tout cas de retrait du devant des planches, après deux décennies de boulot en cascade. Ce serait sa première mise en scène professionnelle à Montréal — il a entre autres dirigé *Duo pour voix obstinées* de Maryse Pelletier, au Trident, en 1990.

La belle et alléchante aventure s'est mise en branle. Et puis, bang, tout d'un coup, il y a quelques semaines, la mort a frappé. Un cancer, qui a finalement emporté son père le week-end dernier. Un immense malaise dans sa propre civilisation.

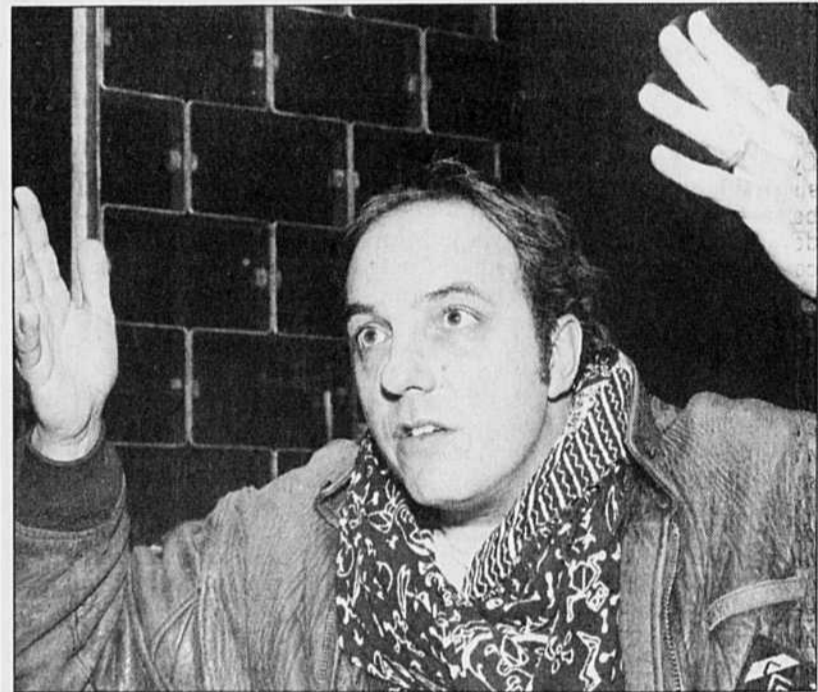
«D'une certaine façon les deux mois de la création ont coïncidé avec les deux mois de l'agonie de mon père», expliquait plus tôt cette semaine Denis Bernard, qui a donc conservé le cap jusqu'au bout, malgré la tempête de sentiments noirs qui a menacé sa vie d'un naufrage. Jusqu'à accepter de ce prêter au jeu trivial et mortifiant du service avant-vente, au petit café du Théâtre de Quat'Sous. «Une sorte de joint éanche s'est installé entre les deux événements. Quand j'étais, ici, au théâtre, j'étais tout ici. Par contre, quand je quittais, c'était comme si je n'avais jamais fait ce travail. J'ai vécu une immense douleur avec mon père, ma mère, ma femme, mes enfants, ou

tout seul, mais je ne pense pas avoir forcé mes compagnons de travail sur ce terrain. Et puis, qui sait. La mort de mon père va peut-être finalement influencer ce spectacle, concrètement...»

## L'humanité moins l'humain

Le sujet de la pièce annonce non pas la fin des êtres, mais la fin de ce qui les relie entre eux, de ce qui donne corps et âme à la vie en commun, la culture, l'éthique, le sens, bref tout ce que l'humain a ajouté à l'humanité. Cette *Fin de la civilisation* est exemplifiée par le cas de Henry (Vincent Bilodeau) et de sa femme Lily (Micheline Bernard, là encore sans lien de parenté). Henry, un monsieur bien ordinaire, vient de perdre sa job. «C'est monsieur tout le monde», dit Denis Bernard. «C'est toi, c'est moi, c'est mon père...» Henry cherche donc du travail. Mais rien ne se déroule comme prévu et le bon Henry va finalement gonfler sa colère, sa révolte, son besoin de vengeance jusqu'à de monstrueuses proportions. Jusqu'au sang. Jusqu'à un triple meurtre. Et sa femme l'accompagnera dans sa chute à force de fréquenter Sandy (Isabelle Vincent), une pute installée dans la chambre voisine. Car comme l'exige la série des six pièces de Walker, celle-ci se déroule encore dans la même chambre, le numéro 21 d'un «motel de passage», en banlieue d'une grande ville non identifiée. La scénographie de Jean Bard situe l'action ici et nulle part, dans n'importe quel motel miteux d'Amérique. On retrouvera aussi les deux policiers croisés dans *Pour adultes seulement*, au printemps dernier, Max (Marcel Lebeuf), qui tient un peu le coup éthiquement et personnellement, et puis Donny (Gilles Renaud), plus ripou et plus alcoolique que jamais.

VOIR PAGE B 5: BERNARD



Le comédien Denis Bernard dirige *La fin de la civilisation* au Quat'Sous

**Théâtre Prospero**  
1371, rue Ontario est  
du 13 au 31 octobre

**Solo pour**  
**Emily Jane Brontë**

Création de Marie-Hélène Letendre  
Mise en scène Volodia Agéev

Réervations — Théâtre Prospero 526-6582  
— Admission 790-1245

**USINE C**

**ICARO Giacobbe**  
de et avec DANIELE FINZI PASCA du TEATRO SUNIL (Suisse)

12-16 oct. 19-23 oct.

«Un événement exceptionnel, un cadeau! ... l'un des grands moments de théâtre auxquels il m'a été donné d'assister.» *LE DEVOIR*

«Un clown — ou est-ce un ange? — à l'humanité bouleversante!» *LA PRESSE*

«Un spectacle qui procure cet éblouissement, une allumette frottée dans l'obscurité, un effet que je n'avais pas ressenti depuis des lustres.» *ICI*

«Un poète de la scène à l'humanité transparente.» *VOIR*

«Si les clowns peuvent nous apprendre quelque chose, c'est que le théâtre est un refuge de la chaleur humaine. Un spectacle à voir.» *VOIR*

«Un interprète formidablement généreux, animé d'une tendresse toute simple aussi désarmante... que désopilante. Un bonheur!» *LE JOURNAL DE MONTREAL*

«Le clown au charme dévastateur gagne le public en un tour de main.» *LE DEVOIR*

**Tarif spécial ICARO & GIACOBBE pour 40 \$ seulement**

RÉSERVATIONS 521.4493 / ADMISSION 790.1245  
USINE C 1345, LALONDE BEAUDRY, BUS 125 swissair

**Je suis un saumon**  
de et avec Philippe Avron  
Molière du meilleur «one man show» en 1999  
Musique: Jean-Jacques Lemêtre • Éclairages: André Diot

«Philippe Avron sublime l'art périlleux du spectacle à une voix.» — *Le Figaro*

«Du grand art.» — *La Marseillaise*

«Philippe Avron se donne à son public comme seuls savent le faire les grands.» — *Radio France*

**À Montréal pour 5 soirs seulement!**  
Du 26 au 30 octobre à 19 h 30

**SALLE FRED BARRY**  
4353, rue Sainte-Catherine Est  
Papineau ou Viau, autobus 34  
Pie IX, autobus 139

Billetterie 514 253-8974

Le Théâtre Denise-Pelletier remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Consulat général de France, l'hôtel Holiday Inn Select (Montréal) et la Chambre de commerce française au Canada.

LES ARTS

THÉÂTRE

BERNARD

SUITE DE LA PAGE B 4

«Je crois que de toutes les pièces de la série présentée jusqu'à maintenant au Quat'Sous, c'est de loin la plus cynique, la plus dure, la plus yeurrk, dit le metteur en scène. Elle nous laisse un goût amer. Elle n'est pas rassurante, pas attrayante du tout. Elle fait peur, à la limite. [...] Cette pièce, c'est une immense détresse. Elle raconte l'histoire de deux personnages en détresse dans un monde en détresse, dans un monde qui n'évolue plus, qui s'autodétruit, qui s'automutile.»

Sur ce, Denis Bernard propose une image, inspirée des arts visuels. Dans une galerie, sur un mur, il y aurait écrit: «La Fin de la civilisation». Il y aurait aussi un polaroid d'un homme se prenant la tête. Une sorte de nouveau Cri d'Edvard Munch, pour un nouveau temps des bilans, très fin-de-siècle. «On aurait l'essence de cette pièce, de son sujet. Cet homme nous dirait qu'il a tout fait selon les règles, toujours, tout le temps, mais que si la société, la civilisation change les règles, fl...l, il va falloir que quelqu'un, quelque part se prépare à payer.» Il avertit aussi que l'idée n'est pas de justifier cette violence, mais d'en démontrer les mécanismes générateurs. «Walker a du génie pour autopsier les comportements de ses personnages. Il ne les propose pas en exemple. Il montre. Il souligne. Il dresse un portrait fidèle d'une situation.»

Complexité

La structure narrative déployée par l'auteur rajoute à la complexité de la chose. On devine que les événements se déroulent sur environ cinq semaines, mais Walker a entremêlé la chronologie, télescope le temps, construit une belle grosse boucle. «Cela confronte le spectateur à des contresens», confie l'accoucheur scénique qui a même contacté le dramaturge pour tenter de les gommer. «Il nous a dit de ne pas faire attention à ça et que de toute manière, cela n'avait aucune importance.» Malheureusement, George F. Walker n'a pas vu les trois excellentes premières productions québécoises de sa série, dans les traductions vraiment très réussies de Maryse Warda. Il n'a pas annoncé son intention de se pointer pour La Fin de la civilisation.

Ce ne sera pas la seule mise en scène de Denis Bernard cette année. Il dirige parallèlement à «un travail» sur Les Trois Sœurs, de Tchekhov, qu'on devrait voir l'an prochain dans le long Cycle Tchekhov du Théâtre de l'Opéra. Habitué autrefois aux rôles de beaux jeunes premiers, Bernard est devenu un excellent tchekhovien au cours des dernières années, sous la gouverne du metteur en scène Serge Denoncourt, qui l'a notamment utilisé dans Je suis une mouette (non ce n'est pas ça), un sommet théâtral des dernières années. «Chez Tchekhov comme chez Walker, on retrouve le portrait d'une façon de faire, chez Tchekhov, le sentiment de désespoir l'emporte. De Walker, on retient, le cynisme et le désarroi. Dans les deux cas, il est question de la fin de la civilisation.»

Tout ne s'effondre pas. A peu près en même temps que la condamnation inévitable de son père, Denis Bernard a également appris que sa femme était à nouveau enceinte. La vie peut parfois du gris sur du gris. Mais la vie est belle aussi. Et la vie continue.

Mères éplorées et enfants morts

Stabat Mater II prend l'affiche au TNM à partir du 19 octobre

Version augmentée d'un texte écrit en 1996 pour les jeunes filles du Lycée Victor-Hugo à Paris, Stabat Mater II met en scène quinze actrices qui incarnent une vingtaine de mères en deuil de leur fille.

SOLANGE LÉVESQUE

Comme si un cataclysme avait fauché plusieurs enfants dans cette ville inventée qui s'appelle Manustro, des jeunes filles gisent, petites Ophélie inertes, attendant que leur mère reconnaisse leur corps. Le thème paraît plutôt sombre. Normand Charette en a extrait des variations inspirées où l'amour, la peur et la recherche d'un sens face à la douleur et à la mort se mêlent. Stabat Mater II est sa onzième œuvre dramatique.

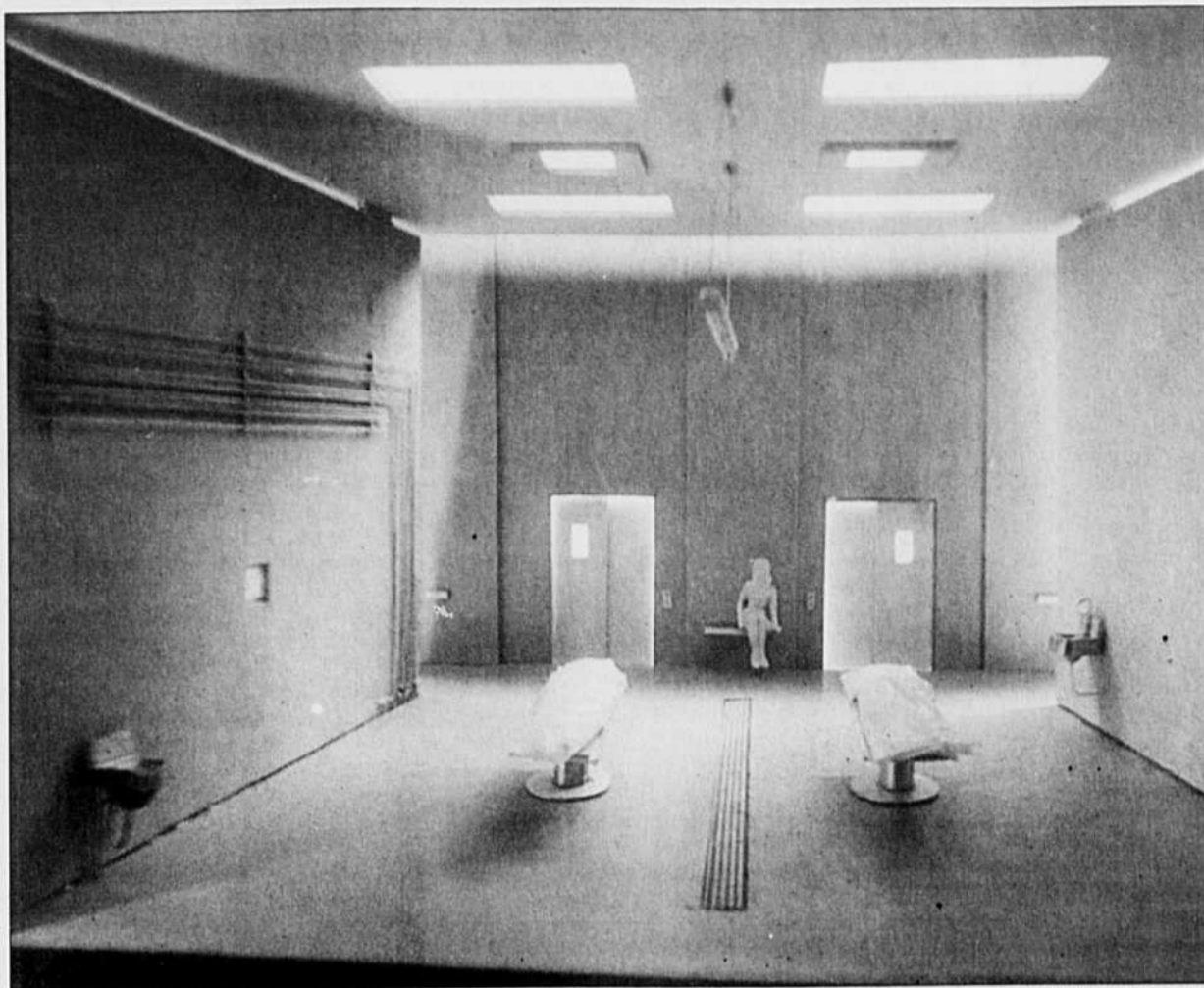
La création accomplit souvent d'étranges métamorphoses. En 1996, Charette était invité à Paris où l'on sollicitait sa participation à un projet d'écriture original: en un mois et demi, dix auteurs devaient écrire chacun une courte pièce destinée à être créée par les lycéennes de diverses institutions d'enseignement. À chaque écrivain était attribué un lycée. «Voilà que je tombe sur le lycée Victor-Hugo, raconte Charette, une école exclusivement fréquentée par des jeunes filles de 12 à 15 ans.» Au jour prévu, Normand se présente au lycée, en retard parce qu'il s'était un peu fourvoyé dans les couloirs en cherchant la salle de classe. «Je trouve enfin le groupe qu'on me destine; les élèves sont au gymnase, en période de relaxation, toutes allongées par terre, les yeux fermés et vêtues de leur uniforme sombre, sous l'œil d'une surveillante.» Cette image le frappe tellement qu'elle lui inspire immédiatement le sujet de sa pièce: «J'ai tout de suite eu l'idée du Stabat Mater, dit-il. Le défi était de trouver une lumière dans cette situation qui pourrait être morbide. D'éclairer quelque chose d'autre que la tristesse ou la consternation que peut nous inspirer ce sujet.»

Obsession

Les adolescentes qui ont joué le texte pour la première fois devenaient donc en quelque sorte leur propre mère. Sans le savoir, puisque Charette leur a remis leur rôle sans leur parler de l'image qu'il avait eue en les voyant pour la première fois, et sans leur expliquer précisément la situation qu'il avait en tête.

Dans sa version achevée, la situation est devenue explicite: les mères attendent à la morgue pour reconnaître, comme on dit, le corps de leur enfant. Manustro est une ville imaginaire où l'on trouve de grandes et impressionnantes écluses, lesquelles sont importantes dans la pièce car, inexplicablement, elles condensent un désir des jeunes filles, très attirées par la beauté de ces écluses. Mais au sujet de leur mort, l'auteur ne donne pas de clé: il laisse les mères émettre leurs hypothèses.

«Elles sont très différentes les unes



CHRISTIAN DESROCHES

Maquette de la scénographie de Stabat Mater II. Le décor est de Danièle Lévesque.

des autres; certaines sont paisibles, se-reines, d'autres affolées ou angoissées. L'une est au bord de la folie, explique-t-il. On trouve, dans chacun des lamento, des phrases un peu obsessionnelles qui reviennent asséoir la situation: «Oui, c'est elle», «Non, ce n'est pas elle», «Où voulez-vous que je signe?». Car il y a aussi une préposée qui reçoit les femmes à la morgue et qui veille à ce qu'elles signent les documents d'usage.

Normand Charette se dit très fasciné par les réactions de ses personnages face à la mort. «J'ai peut-être écrit cette pièce comme pour tenter d'apprivoiser la mort. Au fil des monologues, un personnage invisible apparaît: celui de la fille qu'on ne connaît qu'à travers ce que sa mère en dit. En écrivant, poursuit-il, j'avais l'image d'Ophélie, l'image des immigrantes et des femmes déplacées à travers le monde, ainsi que la lumière du Maghreb. Peut-être parce qu'à Paris, la communauté maghrébine était très présente autour de moi, chaque jour.»

Le discours sur la peur apparaît comme un dénominateur commun de Stabat Mater II où l'on trouve des situations très fortes

Voix féminines

Les voix dramatiques privilégiées (au premier chef: la musique), Normand Charette nous offre, encore une fois, une pièce qui fait écho à plusieurs œuvres créées à partir du thème de la mère éplorée devant son enfant mort; un mo-

artistique composé de toutes ces comédiennes que je connais; Marthe Turgeon, par exemple, a joué dans plusieurs de mes pièces». Fait remarquable: aucune des quinze actrices du Stabat Mater II ne lui a demandé quel était le sens du texte. «Elles l'intuitionnent, le comprennent. Je me sens aussi très en sécurité avec Lorraine Pintal à la mise en scène: elle a vraiment eu de très bonnes idées, souligne l'auteur. Par ailleurs, je suis très heureux de constater qu'un réel dialogue s'est établi avec ceux qui fréquentent le théâtre; la notion d'éduquer le public», courante dans les années 70-80, n'a plus cours. Les spectateurs sont très ouverts; ils connaissent leur théâtre. Ils ont un avis sur ce qu'ils voient. Les arts visuels et la propagation du multimédia y sont probablement pour beaucoup. Grâce à eux, le théâtre trouve sa juste place et joue son rôle.»

Fidèle à ses sources d'inspiration privilégiées (au premier chef: la musique), Normand Charette nous offre, encore une fois, une pièce qui fait écho à plusieurs œuvres créées à partir du thème de la mère éplorée devant son enfant mort; un mo-

tif des plus simples et des plus poignants qui a inspiré plusieurs artistes: le peintre Giotto, les compositeurs Palestrina, Scarlatti (père), Pergolesi, Rossini, Verdi, Vivaldi, et plus récemment Dvorak ont tous signé un Stabat Mater.

D'une pièce à l'autre, Normand Charette introduit toujours un lien fétiche, symbolique: prononcée par Andrée Lachapelle, la dernière phrase du Passage de l'Indiana, créée lors de la cinquantième édition du Festival d'Avignon en 1996, était: «L'amour est au-dessus de tout». C'est sur cette prémisse que s'amorce la nouvelle pièce de Charette, laquelle, sur le plan de l'écriture, se situe dans la même veine.

«Dans Stabat Mater II, explique-t-il, il me semblait que la construction très simple (il s'agit surtout de monologues, et tous les personnages sont dans la même situation dramatique), m'invitait à plus de simplicité». On lui a souvent reproché d'avoir une écriture compliquée, trop abstraite. «C'est assez étrange que l'abstraction qui laisse tant de liberté au spectateur qui peut l'interpréter à son gré, soit bienvenue en arts visuels mais soit si mal reçue en théâtre», signale Charette, qui avoue penser beaucoup au public quand il écrit, et tenir compte des commentaires des comédiens, des spectateurs et des gens qui assistent aux lectures.

«C'est passionnant d'écouter ce que les gens ont à dire. Mes textes ne sont pas écrits dans le langage de tous les jours; ils sont peut-être plus proches d'un langage intuitif, onirique», remarque-t-il.

Charette n'est pas du tout choqué si un spectateur lui dit, lors d'une rencontre ou à la fin d'une représentation: «J'ai beaucoup aimé mais je n'ai pas tout compris». Ou même: «Je n'ai rien compris». «C'est plutôt un cadeau pour un auteur que d'entendre cela. Moi-même, quand je vais au théâtre, j'ai l'impression de repartir avec quelque chose si je suis entré dans un univers un peu étranger au mien, et qui me réserve des énigmes, affirme-t-il. D'ailleurs, c'est l'objet de l'une des dernières répliques de la pièce, puisqu'une des mères demande: «Mais qu'est-ce que comprendre?»»

Pour interpréter les vingt personnages qui peuplent le Stabat Mater II, quinze actrices chevronnées seront sur scène. Des actrices dont Normand Charette dit s'inspirer beaucoup. «Une pièce de théâtre, ça se construit en équipe. Plusieurs de ces comédiennes ont déjà interprété des textes de moi; elles s'y sentent à l'aise et je commence à bien les connaître. Les échanges entre nous et leurs commentaires me sont très précieux.»

Un grand chant d'amour pour illuminer les temps nouveaux

# Stabat Mater II

Avec Suzanne Champagne, Hélène Grégoire, Maude Guérin, Marie-France Marcotte, Marie Michaud, Huguette Oigny, Anne Paquet, Brigitte Paquette, Sylvie Potvin, Danielle Proulx, Michelle Rossignol, Monique Spaziani, Mireille Thibault, Marthe Turgeon, Nathalie Valiquette

de Normand Charette  
Mise en scène de Lorraine Pintal

Du 19 octobre au 14 novembre  
Réservations : 866-8668  
Il est encore temps de s'abonner!

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

Du 5 octobre au 6 novembre  
mar. - au vend. 20h  
sam. 16h

## Crime contre l'Humanité

de Geneviève Billette  
mise en scène de Claude Poissant

Avec Chantal Baril - Patrice Coquereau - Normand D'Amour  
Julie Ferreault - Michel Ferron

Assistance et régie - Alain Roy Scénographie - David Gaucher  
Costumes - Linda Brunelle Conception sonore - Ta tairas-tu?  
Éclairages - André Rioux Maquillages - Angelo Barsetti

THÉÂTRE IPAP 4890, BOULEVARD SAINT-LAURENT MONTREAL, QUEBEC  
RÉSERVATIONS : (514) 843 4890  
RÉSEAU ADMISSION : (514) 790 1245

SALLE 2 DU THÉÂTRE ESPACE GO

UNE PRODUCTION LABORATORIO NOVE (FLORENCE)

# LE COGNATE

(les Belles-Sœurs)  
DE MICHEL TREMBLAY  
MISE EN SCÈNE BARBARA NATIVI

Depuis cinq ans, les Belles-Sœurs séduisent l'Italie!

POUR 2 SOIRS SEULEMENT À MONTREAL  
vendredi 22 octobre et samedi 23 octobre 1999 à 20 h

PRÉSENTÉ EN ITALIEN  
Centre Pierre-Péladeau  
Salle Pierre-Mercure

300, de Maisonneuve Est  
Réservations : (514) 987-6919  
Admission : (514) 790-1245

«Des «Cognate» magistrales.»  
La Nazione

«Quinze irrésistibles «Cognate» sur scène !»  
La Repubblica

PRÉSENTÉ PAR L'INSTITUT CULTUREL ITALIEN DE MONTREAL  
EN COLLABORATION AVEC

Québec Québec  
Ministère de la Culture et des Communications Ministère des Relations Internationales

MÉDIAS

## L'univers bizarre des téléromanciers

Anne Boyer et Michel d'Astous lancent à TVA une minisérie sur les jeunes, la violence et les familles désunies

PAUL CAUCHON  
LE DEVOIR

Ils pourraient inscrire sur leur carte de visite: profession: auteurs. Car Anne Boyer et Michel d'Astous forment depuis quinze ans un des couples d'écriture les plus stables au Québec (non, ils ne sont pas un couple dans la vraie vie!).

Après avoir aligné, depuis 1986, trois téléromans l'un après l'autre, *Jeux de société* et *Ciel variable* à Radio-Canada et *Le Retour* à TVA, le tout entrecoupé de la scénarisation de trois *Grands Procès*, ils continuent à vivre de leur écriture en ajoutant cette semaine une minisérie à leur palmarès.

Et si on en juge par les premiers épisodes qui ont été diffusés auprès des médias, cette minisérie, *2 frères*, qui sera diffusée à compter de jeudi prochain à 21h à TVA, risque de frapper fort.

### Des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête

À l'origine de cette série, deux idées de base: examiner la relation entre deux frères (parce que dans nos fictions québécoises récentes, on a surtout parlé des relations entre femmes, expliquent nos deux auteurs) et parler de l'adolescence.

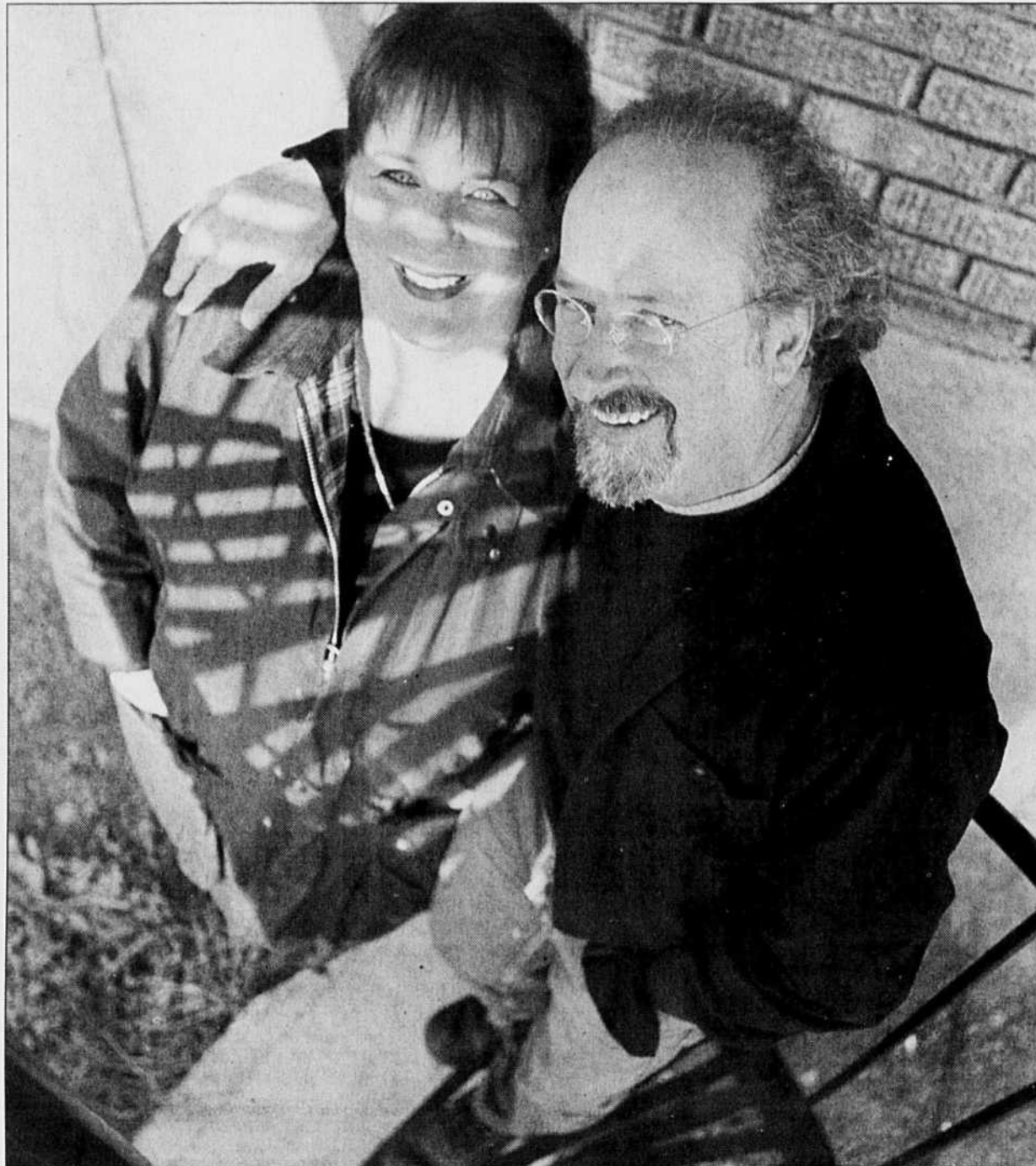
«Habituellement, les personnages de jeunes sont secondaires dans nos téléromans», dit Michel d'Astous. *Les adolescents sont souvent relégués à un créneau spécialisé, comme dans Watatow. Nous avons voulu comprendre comment ils vivent. En fait, ils vivent souvent la même chose que j'ai vécue adolescent, mais tout est devenu plus extrême pour eux.*

Dans leurs vies privées respectives, Anne Boyer et Michel d'Astous sont parents, mais d'enfants plus jeunes. Ils affirment toutefois connaître beaucoup d'adolescents, et pour la préparation de cette série, ils ont mené une longue recherche avec des chercheurs professionnels, particulièrement pour connaître la réalité des gangs de rue.

Car la principale ligne dramatique de *2 frères*, c'est justement la façon dont Zacharie, un des deux frères, harcelé par de très violents *bums* de son école, en vient à pactiser avec eux pour avoir la paix et, de fil en aiguille, à devenir membre de cette bande. Le genre d'histoire à faire dresser les cheveux sur la tête des parents. «Mais on nous a raconté des histoires encore plus horribles que ce qu'on trouve dans la série», soutient Anne Boyer.

Les deux auteurs insistent beaucoup sur le fait qu'il s'agit de raconter une histoire et de rendre des personnages crédibles. «On ne dit pas que cette histoire représente celle de tous les adolescents», explique Anne. «Mais plusieurs adolescents vivent ça aussi», ajoute Michel. *Moi, je veux bien que notre histoire fasse controverse pour qu'ensuite quelqu'un propose d'autres images d'adolescents. Car on n'approfondit jamais leur réalité à la télévision.*

Les deux frères en question ont 19 et 15 ans. Le plus vieux, Gabriel, vit avec son père sur une ferme, et le plus jeune, Zacharie, vit avec sa mère à Montréal. Ils sont séparés depuis sept ans et Gabriel décide de venir



Les auteurs de *2 frères*, Anne Boyer et Michel d'Astous.

ANDRÉ FORGET LE DEVOIR

s'installer à Montréal pour entreprendre son cours universitaire. Son arrivée dérange Zacharie au moment où celui-ci subit des violences à l'école. Choc de l'arrivée en ville, donc, choc des deux comportements qui doivent s'appropriiser, avec un père trop sûr de lui et une mère très aimante qui se targue de communiquer de façon exemplaire avec son jeune fils, celui-ci ayant souffert de l'absence du père («*Toutes les études sur la délinquance démontrent que l'absence du père est phénoménale. Le père physique mais aussi la fonction symbolique du père dans la société*», affirme Michel d'Astous).

Bref, c'est là un drame très contemporain, très urbain, sur fond de famille désunie, drame filmé de façon très vive par le réalisateur Louis Choquette. Et où certaines images sont bouleversantes. «*On peut décider de ne pas parler de la violence que vivent certains jeunes, continue d'Astous, mais dans ce cas-là, la société n'évolue pas. À partir du moment où on a identifié le problème, il faut faire face à ses démons.*»

### L'art de la confiance

Les deux auteurs sont passionnés d'écriture télévisuelle et ils ont appris sur le tas. Tous deux étaient collègues de travail il y a 15 ans dans un organisme gouvernemental, tous deux rêvaient d'écriture. Avec le temps, ils ont eu l'occasion de réfléchir à cet objet bizarre appelé téléroman, un genre très codé, disent-ils.

«*Le téléroman, c'est l'art de la confiance*», lance Michel d'Astous. *La technique de tournage permet la proximité et le public se sent proche des personnages. Mais tout ce qui est de l'ordre du non-dit, de l'ellipse, du poétique, passe mal. De la même façon que les grands groupes ont toujours l'air trop petits dans un téléroman, on se sent à l'étroit pour développer des histoires avec de grandes réunions, une assemblée électorale ou syndicale par exemple. Ce que le téléroman fait bien, c'est l'interaction et l'intimité entre les personnages.*

Avec *Le Retour* à TVA, qui amorce cet automne sa quatrième année et qui se terminera l'année prochaine, ils ont voulu tenter une nouvelle structure narrative: on savait exactement où l'histoire se terminait avant de commencer et les deux premières années étaient parsemées de retours en arrière et de *flash-backs*. Ce drame psycho-

logique est, avec *4 et demi* de Radio-Canada, le téléroman le plus écouté des ondes. Tous deux croient que le téléroman demeure un genre sous-exploité et Anne Boyer se dit «*écœurée*» de voir toujours accolé au mot téléroman l'expression «*bas de gamme*».

«*D'accord, il y a des téléromans merdiques... mais il y a aussi des livres et des films merdiques*», ajoute d'Astous. *Au Québec, on a exploité à peine 20 % de ce qu'on pourrait faire avec un téléroman.* D'Astous cite d'ailleurs *Un gars, une fille*, de Guy A. Lepage, comme exemple d'idée simple en apparence (l'histoire d'un couple ordinaire) mais exploitée de façon radicalement différente et originale.

Conscients qu'ils étaient identifiés à une forme plus classique de téléroman, ils ont voulu, avec *2 frères*, explorer un style plus novateur. Ce fut d'ailleurs un tour de force: Téléfilm Canada a refusé de financer le projet; se retrouvant avec un trou d'un million de dollars dans leur budget, ils ont, avec les producteurs Jacques Blain et Jocelyn Deschênes, éliminé 38 lieux de tournage (!), réduit de dix à huit heures le nombre d'épisodes, pour finir par s'en tirer avec un budget de 435 000 \$.

Mais si le public apprécie, une suite est déjà prévue.

Cycle Arte à la Cinémathèque

## La solitude du coureur de fond

Jusqu'au 30 novembre, la Cinémathèque québécoise présente un bouquet d'émissions de la chaîne franco-allemande Arte. On ne saurait imaginer télévision plus différente.

MARIE-ANDRÉE  
LAMONTAGNE  
LE DEVOIR

Assise à une table, l'écrivain Nathalie Sarraute chausse ou enlève ses lunettes selon qu'elle fasse la lecture ou parle à son interlocuteur invisible, le metteur en scène Claude Régy, dont on ne verra au cours de l'entretien — suprême discrétion — qu'une main fugace, passant devant la caméra. Pour tout décor, un fond noir, presque monacal, histoire de ne pas distraire le téléspectateur de l'essentiel: les mots, tout à la fois matière première et outils de l'écrivain.

En France comme au Québec, la télévision ne sait pas vraiment que faire de la littérature. Ou bien elle traite avec désinvolture ses représentants, les tolérant sur ses plateaux, pourvu qu'ils sachent y briller et jouer de leur tam-tam. Ou bien le texte l'intimide, voire lui fait peur, et elle n'a de cesse d'habiller ce qu'elle croit nu, coupant ici, ajoutant là, «*adaptant*», dit-elle, tout en faisant danser la caméra.

Nathalie Sarraute, sur Arte, c'est d'abord une voix, qui lit des extraits de *Tu ne t'aimes pas* ou d'*Enfance*. Lentement. Posément. Et qui s'arrête. Attend les questions pénétrantes et attentives de Claude Régy, soucieux de comprendre, avec son interlocutrice, cela même que l'écrivain n'est pas toujours sûr de pouvoir bien comprendre.

Si elle jouit depuis ces dernières années d'une réputation méritée, Nathalie Sarraute a longtemps écrit dans l'indifférence et le silence, et encore aujourd'hui, il n'est pas sûr que tous ceux qui se réclament de l'avoir lue l'aient fait. Sarraute est en effet l'auteur d'une œuvre difficile qui en rebute plus d'un par son dépouillement et sa trompeuse simplicité. Mais la quête qui la soutient — que l'on oserait résumer par une formule: débuts par la sensation qui prélude aux mots — n'en est pas moins légitime.

En 1939, la parution de *Tropismes* n'avait rien d'un événement, pour reprendre un terme à la mode. Elle valut à Sarraute trois lignes dans un journal suisse. Une lettre de Sartre, parmi quelques autres. Et il fallut attendre *L'Ère du soupçon*, où l'auteur s'expliquait sur sa conception du roman, mettant ainsi au net les idées qui allaient engendrer l'école du «*nouveau roman*», pour que l'on s'avisât enfin de son existence.

Mais un écrivain peut-il s'expliquer? Doit-il le faire? Le commentaire, quelle qu'en soit la nature, et *a fortiori* dans le cadre limité de la télévision, ne va-t-il pas tuer ce qu'il a eu tant de mal à formuler dès lors qu'*écrire est impossible*?

Pourtant, ce qui a lieu pendant cette synthèse de plusieurs heures d'entretiens entre une vieille dame spatiale et son interlocuteur effacé et présent vient réduire à néant ces préventions. *Nathalie Sarraute - Portraits de théâtre* ne cherche pas à se substituer aux livres qui en sont le centre. Plu-



NATHALIE SARRAUTE  
ARCHIVES LE DEVOIR

tôt, le document télévisuel vient éclairer l'œuvre selon une grammaire propre, élaborée à contre-temps de tout ce qui se fait en la matière.

Il semble qu'Arte veuille solliciter tous les sens du téléspectateur en lui donnant à voir, à entendre et à réfléchir, y compris par une utilisation subtile des silences, de façon générale bannis à la télévision, tout comme à la radio.

On objectera que Nathalie Sarraute est un écrivain important, nourri de ces auteurs considérables que sont Dostoïevski, Faulkner, Pascal, et qui ne craint pas, voyant la qualité de son vis-à-vis, d'en convoquer les ombres pour ce tête-à-tête d'un genre particulier. Ce qui a réussi à l'art secret des textes conviendrait-il au cinéma?

Un écrivain peut-il s'expliquer? Doit-il le faire? Le commentaire ne va-t-il pas tuer ce qu'il a eu tant de mal à formuler?

Il s'appelle Jacques Doillon. Avec ses acteurs, il a des audaces de timide, soucieux d'obtenir le meilleur de ceux en qui il voit les instruments privilégiés de son art. Encore une fois, la formule d'Arte — solliciter tous les sens — trouve ici une illustration heureuse. *Jacques Doillon - Les mots, l'émotion*, c'est deux amis — le cinéaste et son actrice, Anne Brochet — surpris dans une conversation qui glisse dans la confiance. S'il se retient, elle l'attend. S'il raconte — les mots empêchés, le cinéma comme un horizon inaccessible, le besoin d'amour et celui, infini, «*d'être consolé*» —, elle écoute, relance le propos, fait quelques pas. Pudique, la caméra de Fran-

çoise Dumas ne perd aucun des signes les moins perceptibles de l'émotion. Ils sont au bord de la mer, ils sont en voiture, elle n'est pas maquillée. Au fond, ces deux-là s'abandonnent, loin de tout exhibitionnisme. «*Le travail*, dit Doillon, *c'est se singulariser*» Il pensait peut-être à Arte.

### NATHALIE SARRAUTE - PORTRAITS THÉÂTRE

Claude Régy  
France, 1989, 59 minutes

### JACQUES DOILLON - LES MOTS, L'ÉMOTION

Françoise Dumat et Anne Brochet  
France, 1998, 52 minutes  
Deux documentaires présentés le 14 octobre à 19h30 dans le cadre du cycle Arte qui se poursuit à la Cinémathèque jusqu'au 30 novembre.

### De Dominick Parenteau-Lebeuf

Mise en scène Diane Dubeau  
Scénographie Catherine Granche  
Conception sonore Éric Forget  
Lumières Mathieu Gourd  
Avec Jean Asselin

Caroline Binet  
Anne Casabonne  
Martin Fréchette  
Julien Poulin  
Anne-Marie Provencher

du 14 au 30 octobre 1999 à 20 h  
Les dimanches 17 et 24 octobre 1999 à 15 h  
Billet : 17 \$

En collaboration avec le  
théâtre  
de la nouvelle lune

POÈME  
pour une nuit  
D'ANNIV  
ERSAIRE

espace libre  
1945 Fullum  
métro Frontenac  
Renseignements  
et réservations  
521-4191

## Tit-Cog

de Gratien Gélinas

Mise en scène Michel Monty

Avec France Arbour, Michel Daigle, Pierre Dallaire,  
Ellen David, Muriel Dutil, David Francis, Stéphane Gagnon,  
Dominique Leduc, Brigitte Poupart et Claude Prigent

Scénographie Olivier Landreville • Costumes Linda Brunelle  
Musique et bande sonore Jean-François Pedno  
Éclairages Martin Labrecque • Accessoires Patricia Ruel  
Chorégraphie Danielle Hotté • Maquillage et coiffure Florence Cornet  
Assistance à la mise en scène et régie Alexandre Brunet

Du 29 septembre au 23 octobre  
Jeudis et vendredis à 20 h; samedis à 16 h

THÉÂTRE  
DENISE-PELLETIER

4353, rue Sainte-Catherine Est  
29 Papineau ou Viau, autobus 34  
29 Pie IX, autobus 139

Billetterie  
514 253-8974

514-790-1345  
1-800-361-4395  
ADMISSION.COM

L'histoire d'un exclu  
qui rêve du bonheur ordinaire...

«Un texte comico-tragique puissant dont la vitalité intemporelle est pleinement exprimée par Monty et sa bande de comédiens inspirés.» S. Pilon, *La Presse*

«Une fort originale mise en scène.» P. Rezzonico, *Journal de Montréal*

LES ARTS

## Le cas Cronenberg

La série «Cinéma, de notre temps» ouvre ses portes au créateur d'univers aussi troubles que troublants

### CINÉMA, DE NOTRE TEMPS DAVID CRONENBERG

d'André Labarthe. Présenté le mardi 12 octobre à 19h30 dans le cadre du cycle Arte de la Cinéma-thèque québécoise à la salle Fernand-Seguin.

ANDRÉ LAVOIE

Il y a à peine vingt ans, l'homme était honni de l'establishment intellectuel et politique canadien. Pourquoi faut-il puiser dans nos taxes et nos impôts pour permettre à un obscur cinéaste de faire sauter des têtes, d'asperger les murs de sang et de transformer l'île des Sœurs en une version canadienne de *L'île du docteur Moreau*? Aujourd'hui, même des critiques français n'hésitent plus à affronter le triste hiver torontois pour aller à la rencontre de David Cronenberg, certainement l'un des réalisateurs les plus connus et les plus respectés de ce pays, retournement de situation qui ne manque pas d'ironie...

Dans le cadre du très stimulant cycle Arte, la série «Cinéma, de notre temps» ouvre ses portes au créateur d'univers troubles (et souvent troublants) d'*Existenz*, *Crash*, *Dead Ringers* et *Scanners*. Réalisé par André S. Labarthe, l'entretien est mené par le critique Serge Grünberg qui ne cache jamais son admiration pour le maître canadien de l'horreur. Installés pas très confortablement dans une pièce faiblement éclairée, face à deux téléviseurs qui renvoient sans cesse des images de quelques-uns des meilleurs films du cinéaste, le critique tentera de cerner ce qu'il nomme, si justement, la «poésie chirurgicale» de David Cronenberg. Le tout est baigné des magnifiques compositions d'Howard Shore, fidèle complice du réalisateur qui épouse à merveille son univers chaotique et ses visions d'Apocalypse.

#### Un mystère

Il sera beaucoup question de chair et d'esprit, du corps et de l'âme et des nombreuses transformations que subissent les personnages des films de Cronenberg, vivant ces changements dans la plus grande violence et souvent sans rémission possible. Pour le cinéaste, «le corps reste et restera un mystère» et «l'autopsie permet de trouver la vérité». Cette exploration des profondeurs du corps, présente dès ses premiers films, ne relève pas de «l'obsession» mais tout simplement du «phénomène à observer».

Même s'il ne prétend pas afficher de véritables obsessions, une fois de plus, Cronenberg illustre la grande cohérence de son œuvre et son discours ne va

jamais dans le sens opposé. À un Grünberg qui veut se montrer brillant à défaut d'être pertinent en affirmant que ses films traitent toujours du thème de la «naissance», le cinéaste dit préférer celui de la «renaissance» et ne cache pas sa surprise devant une si curieuse interprétation. Les personnages de ses films sont très souvent des mutants qui, grâce ou à cause de la maladie, la technologie, les drogues ou de vulgaires parasites, se transforment eux-mêmes en monstres, en ce qu'ils ont parfois toujours rêvé d'être...

La conversation tournera surtout autour de la dimension esthétique et morale de son œuvre, délaissant les considérations techniques, le critique préférant s'attarder sur quelques films plutôt que de couvrir l'ensemble de sa filmographie. Que ceux qui veulent tout savoir sur Cronenberg soient prévenus: le critique préfère visiblement s'attarder sur les films qu'il aime (*Naked Lunch* fait l'objet de trop de considération), quitte à en négliger plusieurs tout aussi importants (pensons seulement à *Scanners* et *Dead Ringers*). Il sera brièvement question de ses méthodes de travail et certains seront sans doute surpris d'apprendre que Cronenberg refuse, presque systématiquement, de faire des *storyboards*, «sauf pour rassurer l'équipe des effets spéciaux». Il préfère se laisser influencer par la lumière, les costumes et les états d'âme des acteurs pour composer les plans de ses films, qu'il souhaite «calmes et purs».

Celui qui déclare vouloir «donner chair au verbe» suscite aussi une certaine méfiance, surtout vis-à-vis d'Hollywood et de la critique américaine, qui cherchent depuis longtemps à comprendre s'il fait des films canadiens ou américains. La question sera vite évacuée dans cet entretien, mais il faut reconnaître que Cronenberg constitue un curieux cas d'espèce, faisant souvent de Toronto une ville indéfinissable mais loin d'être sans personnalité, travaillant aussi bien avec Monique Mercure et Geneviève Bujold qu'avec Jeremy Irons, James Woods et Deborah Harry.

Sur ce point, il n'avance pas de réponse définitive. Pourtant, cette volonté acharnée de maintenir le cap sur les thèmes qui lui sont chers et de refuser systématiquement certains projets qui ne correspondent pas à sa vision méticuleuse des choses (on lui a proposé *Alien* et... *Christine*, que fera sans mal John Carpenter) démontrent tout de même une crainte de se laisser totalement infecter par le virus hollywoodien. Cronenberg résiste toujours, mais qui sait si le mal ne commence pas déjà à se répandre...

## Une grande traversée de la nuit

### MATRONI ET MOI

De Jean-Philippe Duval. Avec Alexis Martin, Pierre Lebeau, Guylaine Tremblay, Gary Boudreau, Maude Guérin, Pierre Curzi. Scénario: Jean-Philippe Duval, Alexis Martin, d'après sa pièce. Image: André Turpin. Québec, 1999, 102 minutes.

### MARTIN BILODEAU

Dans un pays comme le nôtre, où le théâtre est réputé fort et mûr mais où le cinéma enchaîne les traversées du désert (rencontrant chemin faisant quelques oasis), il fait bon de voir que le premier médium peut nourrir le second et donner ainsi naissance à une nouvelle expérience.

C'est ce qui vient de se produire avec *Matroni et moi*, une pièce qui a connu un grand succès depuis sa création, en 1994, sur les planches de L'Espace Libre, que son directeur Robert Gravel avait prêté gratuitement au jeune comédien-dramaturge Alexis Martin et à sa bande de fous fauchés du Groupement forestier du théâtre. Cinq ans plus tard, au terme de plusieurs tournées et reprises, *Matroni et moi* s'élance vers une nouvelle vie, plus définitive, sans doute, à travers un médium, le cinéma, dont le cinéaste Jean-Philippe Duval manie la langue avec plus d'adresse que ne le laisse supposer la publicité tapageuse et grossière faite autour du film.

Duval, un jeune artisan dont on entend parler depuis une dizaine d'années malgré qu'il en soit ici à son premier long métrage (il était de l'aventure de *Fiction 16/26* et a réalisé le documentaire *La vie à du charme*), a décloisonné le huis clos (que je n'ai pas vu) pour le disperser dans plusieurs lieux, conservant néanmoins l'essentiel de son texte, plutôt dense, ainsi que son unité temporelle.

*Matroni et moi*, c'est une grande traversée de la nuit vécue par Gilles (Alexis Martin), jeune intellectuel, futur docteur en philosophie, nouvel amoureux de la simple et sympathique Guylaine (Guylaine Tremblay). Celle-ci, Gilles l'apprendra longtemps après nous, est



SOURCE ALLIANCE VIVAFILM

L'interprétation exagérée de Pierre Lebeau et Alexis Martin détonne parfois avec celle de leurs partenaires,

liée à la mafia, tant par son abruti de frère (Gary Boudreau), homme de main du bouillant petit parrain local, que par sa *job* de serveuse, à la solde du même parrain, le Matroni du titre joué par Pierre Lebeau.

Un film drôle, efficace, tonique, porté par une foule de clins d'œil

En cette nuit d'été, où une bande rivale fomentait un complot visant la destitution de Matroni, Gilles se portera volontaire pour porter un message à celui-ci. Mais une question d'éthique l'empêchera d'aller jusqu'au bout de son geste et propulsera l'intrigue, on ne peut plus terre-à-terre, dans le brouillard organisé d'une réflexion sur l'éthique et le rituel, arbitrée par Matroni. Une réflexion que l'arrivée

impromptue du père de Gilles (Pierre Curzi), au milieu de la nuit, relancera de plus belle.

Le scénario inspiré et bien construit, ainsi que le filmage presque toujours dynamique, ont permis à *Matroni et moi* de s'affranchir de son format d'origine. Cependant, quelques marques de théâtralité sont encore apparentes, notamment dans les dialogues, qui possèdent encore la résonance de la scène, plus précisément l'aspect empesté du sketch absurde, avec décalages linguistiques d'usage.

La plus caractéristique reste celle où Gilles donne un cours de philo à Guylaine au lieu de lui «faire la cour». Un traitement plus subtil aurait sans doute rendu cette scène émouvante. Par ailleurs, l'interprétation exagérée de Pierre Lebeau et Alexis Martin dé-

tonne parfois avec celle de leurs partenaires, notamment Pierre Curzi, surprenant d'émotion dans la peau d'un fonctionnaire cynique à l'article de la mort.

Reste malgré cela un film drôle, efficace, tonique, porté par une foule de clins d'œil, qui vont de *Citizen Kane* (pour un travelling en hauteur au-dessus d'une grille) à *Grease* (pour le mièvre préambule sur la plage). Sans oublier l'influence marquée, dans les scènes extérieures, pour l'expressionnisme allemand, références commandées par le héros, être diurne piégé par la nuit, qui rappelle par sa maladresse et son air ahuri le Woody Allen de *Shadows and Fog* (ultime hommage au cinéma de Lang et Murnau). Qui a dit que le cinéma n'était pas un lieu d'échange?

## Bavard et outrancier

### BREAKFAST OF CHAMPIONS

Écrit et réalisé par Alan Rudolph, d'après le roman de Kurt Vonnegut, Jr. Avec Bruce Willis, Nick Nolte, Albert Finney, Barbara Hershey, Glenn Headly. Image: Elliot Davis. Montage: Suzy Elmiger. Musique: Mark Isham. États-Unis, 1999, 110 minutes.

### MARTIN BILODEAU

On cesserait sans doute d'associer le nom d'Alan Rudolph à celui de son mentor Robert Altman si le premier avait réussi à s'imposer en dehors du cercle de cinéphiles qui nourrit l'analogie avec le second. Une analogie d'ailleurs plus défavorable que jamais à la vue de *Breakfast of Champions*, une parodie baroque et tonitruante de l'œuvre américaine, dont le réalisateur de *Choose Me* et de *Welcome to L.A.* a extrait la matière première du

roman éponyme de Kurt Vonnegut, Jr.

Comme dans le cas de *Fear and Loathing in Las Vegas*, de Terry Gilliam, et *Even Cowgirls Get the Blues*, de Gus Van Sant (des satires hallucinogènes qui sacrifiaient la cohérence au profit de l'outrance), *Breakfast of Champions* est un véritable carrefour d'idées cyniques et faussement spirituelles, de gags mal calibrés et de scènes plateaux symboliques, jetés pêle-mêle sur l'écran, épousant dans ses meilleurs moments la forme très approximative d'une charge contre les apôtres du rêve américain.

Le décor est celui d'une banlieue de béton, porteuse de toutes les traces d'aliénation de l'Amérique, du culte de la télévision au mépris de l'art en passant par le règne de l'automobile, du Prozac, du *fast-food*, de la musak, du sexe illicite et des déchets toxiques.

L'histoire est quant à elle centrée sur le personnage de Wayne Hoover

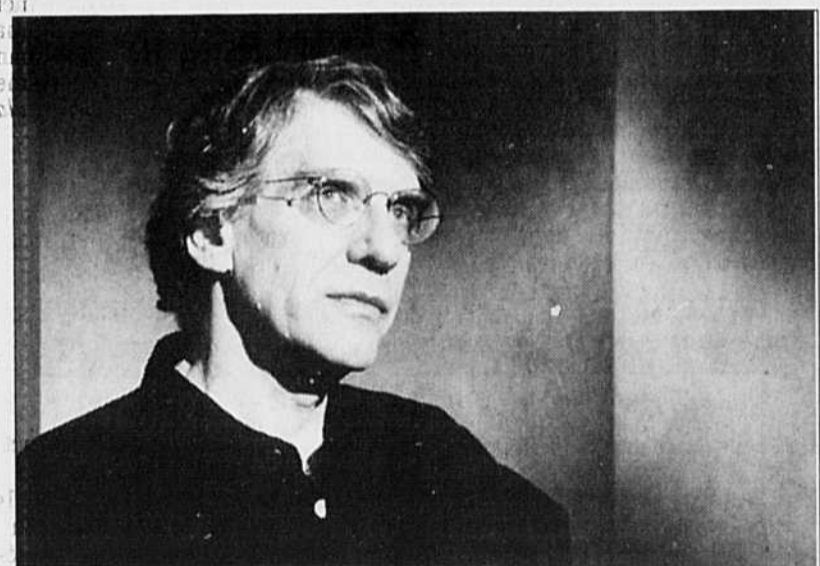
(Bruce Willis, dans un énième faux pas), concessionnaire automobile de Midland City où ses promos télévisuelles quotidiennes ont fait de lui une vedette locale.

Hoover s'est consacré avec tellement d'ardeur à son rêve américain qu'il ne se reconnaît plus, ni dans l'image qu'il projette, ni dans celle que lui renvoie son épouse (Barbara Hershey), qui se nourrit essentiellement de pilules et monologue à cœur de jour, et son fils adolescent (Lucas Haas), en rupture de ban, qui passe ses nuits à jouer aux Librace de bas étage (pour peu que la chose soit possible).

Sur le front professionnel, ça ne va guère mieux: sa secrétaire et maîtresse (Glenn Headly) commence à se rebeller et son directeur des ventes (Nick Nolte), dont les penchants pour les vêtements féminins étaient jusque-là du domaine du secret, se comporte de façon bizarre.

Un élément catalyseur et chaotique, soit l'arrivée en ville d'un écrivain célèbre (Albert Finney) qui vivait reclus, suscite un enchaînement d'événements qui participeront à faire tomber les masques. Que dire de cet exposé inintelligible, bavard et outrancier, sur l'*American dream* et son corollaire, l'aliénation, sinon qu'il n'offre aucune prise réelle aux spectateurs. En effet, cet indigeste *Breakfast of Champions* ressemble à un numéro de cirque qui se serait retourné contre son créateur.

Sa charge est tellement vaine, sa démonstration tellement lourde et certaines scènes tellement bêtifiantes — celles où Nolte est affublé de dessous féminins nous fait regretter de nous être levés ce jour-là — qu'on en vient à questionner les motivations du cinéaste, qui s'est manifestement égaré quelque part en chemin. Non sans, en premier lieu, nous avoir jeté sur le bas-côté de sa route.



SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

La conversation tournera surtout autour de la dimension esthétique et morale de son œuvre, délaissant les considérations techniques.

STÉFANE GUIGNARD NADIA SIMARD MICHEL LAVOIE

LA RUBRIQUE

du 6 au 23 OCTOBRE  
mardi au samedi 19 h 30,  
dimanche 15 h

SALE FRED BARRY

LAGUNA BEACH

de RAYMOND VILLENEUVE  
mise en scène BENOÎT LAGRANDEUR

concepteurs SERGE LAPIERRE, JEAN-PIERRE BOUCHARD,  
ALEXANDRE NADEAU, BERNARD BRASSARD, SERGE POTVIN

514 253-8974

Le Jardin de BABEL

de Marie-Louise Gay

Une création du Théâtre de l'Œil présentée par la Maison Théâtre

Texte et scénographie : Marie-Louise Gay  
Musique : Libert Subirana  
Eclairages : Serge Caron  
Conseiller à la scénographie : Richard Lacroix

Marionnettistes : Simon Boudreau, Robert Drouin, Hélène Ducharme et Marie-Pierre Simard

Du 1<sup>er</sup> au 24 octobre 1999  
Supplémentaires samedi 23 et dimanche 24 octobre, 13 h

Billets aussi disponibles en semaine  
Représentations à 10 h et 13 h  
Informez-vous !

Venez voir le spectacle et visitez l'exposition  
**Babel sous toutes ses coutures**  
Découvrez l'univers de Babel. À travers des images captées tout au long de la fabrication des marionnettes et des décors de cette création, vous assisterez presque en direct à la naissance du spectacle.

Foyer sud de la Maison Théâtre jusqu'au 24 octobre 1999

245, rue Ontario Est  
Métro Berri-UQAM  
Métro Sherbrooke

Billets en vente  
(514) 288-7211

ALCAN LE DEVOIR TVA 514 790-1245 1 800 361-4595

LES ARTS

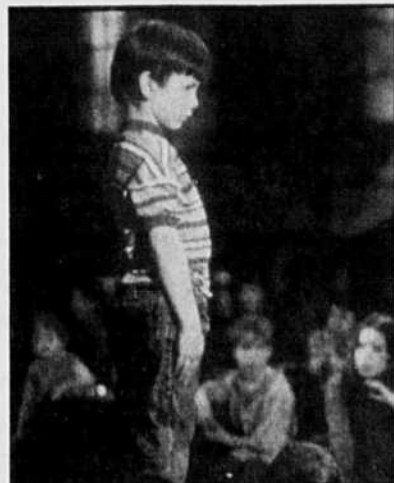
CINÉMA

Mordecai pour enfants

JACOB TWO TWO MEETS THE HOODED FANG

Réalisation: George Bloomfield. Scénario: Tim Burns, d'après l'œuvre de Mordecai Richler. Avec Gary Busey, Miranda Richardson, Mark McKinney, Max Morrow, Ice-T. Image: Gerald Parker. Montage: Ralph Brunjes. Musique: Jono Grant. Canada, 1999, 94 minutes. Cinéplex-Odeon.

ANDRÉ LAVOIE



Une scène du film de George Bloomfield.

Il y a des jours où l'on aimerait croire que cette idée des «deux solitudes» n'est qu'un simple concept abstrait et que les barrières linguistiques et culturelles entre francophones et anglophones n'existent que dans la tête de certains politiciens démagogues. Il suffit parfois d'un rien pour que nos certitudes s'effondrent et voilà notre ignorance tout à coup démasquée.

Prenons par exemple l'écrivain Mordecai Richler. Tout le monde a sa petite idée sur l'homme et le pamphlétaire mais qui peut se vanter ici d'avoir fréquenté assidûment l'œuvre? Il est vrai que ses prises de position parfois incendiaires n'incitent guère à aller plus loin. Pourtant, Richler, tout comme Michel Tremblay, a su décrire un Montréal à la fois familial et universel, faisant de la rue Saint-Urbain un espace aussi mythique que la rue Fabre de l'auteur des Belles-Sœurs. En 1975, il publiait Jacob Two Two Meets the Hooded Fang, devenu rapidement un classique de la littérature pour enfants. Trop occupé à l'époque à lire Saint-Exupéry et les aventures d'Astérix, je l'ignorais, et à voir les visages ahuris à la seule mention du titre, je me console en me disant ne pas être le seul...

Le réalisateur George Bloomfield a décidé de combler ce trou béant de notre culture avec cette adaptation cinématographique de Jacob Two Two... Même si bien des éléments n'apparaissent sans doute pas dans l'œuvre originale (les gadgets et l'aspect «comédie musicale» y occupent une grande place; on succombe même à la mode rap avec la présence d'Ice-T dans le rôle du juge intraitable), l'essentiel y est. C'est encore et toujours l'histoire du pauvre petit Jacob (Max Morrow), baptisé bien malgré lui Jacob Two Two puisqu'il répète sans cesse deux fois ce qu'il dit parce que personne ne l'écoute. Tout comme la Dorothy de The Wizard of Oz, un mauvais coup reçu sur la tête le plonge dans l'univers glaucide du hideux et bagarreur Hooded Fang (Gary Busey), véritable bourreau d'enfants qui a élu domicile sur une île constamment entourée de brouillard.

Dans sa mission diabolique, Miss Fowl (Miranda Richardson) et Mr. Fish (Mark McKinney), deux laquais sans envergure qui se révèlent être aussi de belles crapules, lui donnent un coup de main. Usant du même

subterfuge que dans le film de Victor Fleming, la plupart des personnages imaginaires qui viennent terroriser ou secourir le pauvre Jacob possèdent les traits de ceux qui composent son quotidien, le marchand du coin devenant son avocat (Maurice Chaykin) et son frère se transformant sans difficultés en «Child Power Master» (Joe Dinico).

Bloomfield travaille depuis longtemps à la télévision (Fraggle Rock, Due South) et ce film, soutenu en partie par la CBC, semble moins destiné aux salles qu'à remplir une case vide entre deux épisodes d'Ann of the Green Gables et Emily of the New Moon. Alors que cette histoire permettait les plus invraisemblables fantaisies, tout y est propre, gentil, à commencer par les enfants-esclaves qui sont trop charmants et en santé pour nous faire croire à leurs malheurs. Mis à part Gary Busey qui semble prendre grand plaisir à jouer les méchants et le jeune Max Morrow qui, du haut de ses six ans, impressionne par son assurance, l'interprétation ne dépasse jamais ce que l'on peut voir dans la plus banale des téléseries. Avec Miranda Richardson dans les parages, on en espérait davantage.

La volonté de transformer cette histoire en comédie musicale n'est guère plus convaincante puisque la sobriété avec laquelle tout cela est filmé trahit le manque évident de moyens. Sans compter que les décors de cartonné de la prison neutralisent toute forme d'angoisse, sachant bien que cela va vite s'écrouler comme un simple château de cartes.

Peut-être faut-il préserver farouchement son âme d'enfant pour apprécier Jacob Two Two Meets the Hooded Fang, tel que mis en images par George Bloomfield. Ou peut-être encore faut-il connaître le livre sur le bout de ses doigts pour en savourer les ressemblances et se laisser séduire par les libertés prises par le scénariste et le cinéaste. Dans un cas comme dans l'autre, la critique, parfois, doit savoir reconnaître ses propres limites...

Enflure américaine

Un film qui combine la démesure de la pellicule Imax et la proximité parfois gênante des effets 3D

SIEGFRIED & ROY: THE MAGIC BOX

Réalisation et scénario: Brett Leonard. Avec Siegfried Fischbacher, Roy Uwe Ludwig Horn. Narration: Anthony Hopkins. Image: Sean MacLeod Phillips. Montage: Jonathan P. Shaw. Musique: Alan Silvestri. États-Unis, 1999, 52 minutes. Imax.

ANDRÉ LAVOIE

Il est souvent question de la magie du cinéma. Mais qu'en est-il de la magie «au» cinéma? Pourquoi nous servir, sur grand écran, le coup du lapin qui sort d'un chapeau ou celui de la femme scie en deux? Aussi habile soit-il, le meilleur des magiciens ne sera toujours qu'un simple amateur devant la toute-puissance du réalisateur et celle de son monteur qui peuvent le faire «disparaître» quand bon leur semble. Et même si le lapin avait la grosseur d'un tigre et que le chapeau devenait tout à coup une gigantesque boîte à surprises, le spectacle serait-il nécessairement plus enlevant ou, à tout le moins, plus cinématographique?

Avec toutes ces graves considérations en tête, difficile de se laisser séduire par un duo de magiciens qui sourit autant à son auditoire qu'il tente de l'éblouir avec ses tours de passe-passe et son défilé d'animaux exotiques. Et même s'ils ont grandi dans l'Allemagne de l'après-guerre, on croirait pratiquement qu'ils ont

passé leur enfance dans les coulisses de Broadway ou sur les étoiles d'Hollywood Boulevard tant ils cultivent un goût immodéré pour le clinquant et la pacotille.

Ils se nomment Siegfried Fischbacher et Roy Uwe Ludwig Horn, mais si vous trouvez cela trop long, faites comme les 30 millions de spectateurs (!?) qui se sont bousculés à l'hôtel Mirage de Las Vegas depuis dix ans pour les applaudir et appelez-les simplement Siegfried & Roy. Et si cela ne vous dit toujours rien, si Las Vegas vous apparaît comme le dernier endroit pour prendre des vacances et si vous croyez qu'Alain Choquette en fait trop, le réalisateur Brett Leonard (Virtuosity, T-Rex: Back To The Cretaceous) tentera de vous faire croire, coûte que coûte, que vous faites maintenant face à des demi-dieux.

Plein la vue

Dans Siegfried & Roy: The Magic Box, qui combine la démesure de la pellicule Imax et la proximité parfois gênante des effets 3D, les deux magiciens s'exécutent devant un auditoire conquis d'avance et, comme à leur habitude, en mettent plein la vue à défaut de se renouveler. Et puisqu'il faut bien combler le vide entre deux numéros et nous faire croire que nous ne perdons pas trop notre temps, Leonard a glané quelques-uns des moments les plus marquants de leur enfance jusqu'à cette rencontre fortuite sur un bateau de croisière où ils ont débût en tandem. Au sommet d'une colline enneigée ou devant la vitrine d'une

librairie pour Siegfried, les deux pieds dans les sables mouvants ou dans la cage d'un guépard pour Roy, tous deux fascinés par la magie dès leur plus jeune âge, c'était inévitable qu'ils éblouissent les foules et régnerent en rois et maîtres sur la capitale américaine du jeu.

Le réalisateur en profite d'ailleurs pour sortir du chapeau yankee le pauvre lapin venu d'une Europe dévastée qui, à force de travail et de détermination, a réussi à faire sa place sous les projecteurs. L'Allemagne est dépeinte comme une mauvaise version du Cabinet du docteur Caligari et le contraste avec l'Amérique opulente n'échappera à personne.

Tout cela en fait-il un film magique? C'était sans aucun doute le but recherché par Brett Leonard qui voulait nous éblouir tout autant que les deux vedettes. Il faut dire que celles-ci sont difficiles à battre sur le terrain de la flamboyance et de l'extravagance.

Arborant des costumes sortis du placard du Libérateur (ou bien serions-nous les premiers témoins d'une troublante — et double — réincarnation?), déambulant dans des décors qui évoquent autant l'opulence de Las Vegas que son indécorable vulgarité, ouvrant les portes de leur «jardin» qui ressemble à un décor de plénum italien, Siegfried et Roy incarnent à merveille cette enflure congénitale du show-business américain.

Le monde a-t-il tant besoin de magie pour vouloir faire disparaître la sobriété et le bon goût?

Plus naïf que décapant

HAPPY, TEXAS

Réal: Mike Illsley. Scénario: Ed Stone, Mark Illsley. Avec Jeremy Northam, Steve Zhan, Ally Walker, Elleana Douglas. Image: Bruce Douglas Johnson.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Précédé par un excellent résumé au dernier festival de Sundance où le film reçut un prix spécial du jury dans la catégorie comédie, Happy, Texas, premier long métrage de Mark Illsley, malgré quelques bons gags, décroît nos attentes avec une histoire au départ originale mais récupérée par plusieurs procédés faciles.

Duo de comédie classique, les héros sont Wayne (Steve Zhan) et Harry (Jeremy Northam), fraîchement évadés de prison, l'un beau et intelligent, le second incarnant le petit bête. Volant un véhicule rouillé, ils endossent le statut de légitimes propriétaires, deux producteurs de concours de beauté, homosexuels, qui mettaient le cap sur une petite ville du Texas, Happy. Les deux larrons essaieront donc à leur place de former les petites filles du lieu en prévision du grand concours de charme.

Leurs velléités de braquer la banque échouèrent sur l'affection que leur portent les sympathiques habitants, dont la banquière (Ally Walker) et la maîtresse d'école (Elleana Douglas) qu'ils luttent et auxquelles ils s'attachent, malgré leur étiquette rose.

Le film repose donc sur une série de quiproquos où véritable identité et orientation sexuelle sont mises à rude épreuve. Film qui aborde de biais avec les gags d'usage et une bonne volonté aussi touchante que frustrante la question de l'homosexualité, Happy, Texas apparaît plus gentiment naïf que décapant. Si les comédiens font ce qu'ils peuvent en flirtant avec la caricature — notamment William El Macey, dans la peau d'un shérif gay plein de cœur et d'espoir — aucune interprétation n'émergera du lot. Ceci n'empêche pas quelques gags de faire mouche à travers un loufoque de situation poussé dans ses derniers retranchements lors du braquage raté de la banque et des coups dispensés à des petites filles par un parfait amateur. Mais Happy, Texas a gommé les côtés sombres de ses héros pour mettre l'accent sur le bon cœur tapi sous l'armure de criminels endurcis, et malgré un montage dynamique, des jeux de caméras souvent variés, il ne dépasse guère dans sa structure les limites de la comédie de situation. Comparé à un film aussi réussi qu'American Beauty de Sam Mendes, le film offre un jeu de surface, ne réussit guère à créer des personnages vraiment forts malgré une facture indépendante et ne dépasse guère les conventions cinématographiques qui s'inscrivent partout sous des dehors d'audace.

Pygmalion à San Francisco

GUINEVERE

Écrit et réalisé par Audrey Wells. Avec Sarah Polley, Stephen Rea, Jean Smart, Gina Gershon. Image: Charles Minsky. Montage: Dody Dorn. Musique: Christopher Beck. États-Unis, 1999, 105 minutes.

MARTIN BILODEAU

Écartelée entre son oppressante famille bourgeoise, qui voit en elle une future avocate, et un photographe bohème de 25 ans son aîné (Stephen Rea), déterminé à lui faire découvrir sa fibre artistique en échange d'une intimité partagée, Harper (Sarah Polley), 21 ans, choisit cette seconde option. Quitte à subir le désaveu de sa mère (Jean Smart), une femme au cœur de pierre qui lui dispute le regard de tous les hommes qui se posent sur leur route, et qui bientôt jettera un peu de sable dans l'engrenage de sa liaison.

Telles sont les grandes lignes de Guinevere, premier long métrage de l'Américaine Audrey Wells, remarqué à Sundance, en début d'année, où cette délicate histoire de pygmalion campée dans le San Francisco d'aujourd'hui a révélé chez la cinéas-

te de très belles qualités de jeunesse. À commencer par le regard sensible et sans préjugés qu'elle pose sur le milieu des artistes — assorti d'une charge acerbe contre la classe dominante, qu'elle caricature à l'excès, mais bon... — et un sens poussé des personnages, dont elle révèle les forces et les faiblesses à demi-mot, selon un traitement anti-héroïque qui apporte sa vérité à ce récit sur la découverte de soi d'une jeune femme qui apprendra à se laisser regarder pour ensuite apprendre à regarder à son tour.

La construction dramatique n'est cependant pas aussi limpide. Si Wells contrôle bien la notion du temps (point faible de bien des premiers films), la progression psychologique des personnages fonctionne quant à elle par à-coups surprenants. Par exemple, le passage marqué par Harper de la jeune femme timorée à l'artiste accomplie, se fait sans qu'on en perçoive les étapes. Aussi, l'alcoolisme de Connie (Rea), à peine effleuré dans la première heure du film, devient dans la dernière partie le moteur du récit. Le virage bukowskian que prend alors le film laisse bien des questions en suspens, jusqu'à la conclusion poétique qui ramasse (un peu facile-

ment) tous les enjeux qui ont uni et désuni Lancelot et sa jeune Guinevere (c'est ainsi que Connie appelle ses élèves, et Harper n'est pas la première).

L'analyse aux chevaliers de la Table ronde est ici subtilement articulée, soutenue en filigrane par quelques indices, ainsi que par la très belle musique d'inspiration celtique signée Christopher Beck. À quoi s'ajoute le fort accent irlandais de Rea, dont on ne discute jamais la provenance dans le film — San Francisco n'est-elle pas une métropole internationale? L'acteur, qu'on a pu voir au dernier Festival des films du monde, où il était membre du jury, trouve ici un rôle qui convient admirablement à sa personnalité, à la fois timide et pénétrant, dont l'attrait est aussi indéfinissable qu'indéniable.

Quant à la jeune Canadienne Sarah Polley, qui fait de la télévision et du cinéma depuis l'enfance (on l'a vue notamment chez Egoyan), elle porte cette Guinevere avec une belle énergie, forçant parfois la note, mais sans atténuer l'affection qu'on éprouve immédiatement pour son personnage. Lequel vaut bien les quelques cahots que nous fait subir le voyage.

CARTOGRAPHIES

Les États généraux des nouveaux médias Rencontres pan-canadiennes et internationales Complexe Ex-Centris, Montréal, 12-14 octobre 1999

Mardi 12 octobre 1999 ZONE ZERO

Vers une définition des nouveaux médias

9h00 à 10h00 : Inscription et accueil
10h00 à 12h30 : Conférences d'ouverture
Moderateur: Alain Mongeau, ISEA/FCMM (Qué)
- Sara Diamond, Banff Multimedia Institute (Can)
- Pierre Lévy, UQTR, (France/Québec)
- Gerfried Stocker, Ars Electronica, (Autriche)

14h30 à 17h00 : Modèles et centres internationaux

Moderatrice: Nina Czegledy, ISEA (Canada)
- Alex Adnanssens, V2 (Pays-Bas)
- Nils Azismanoff, Art3000 (France)
- Tiina Erkintalo, MuuMedia Festival (Finlande)
- Claudia Giannetti, Mecad (Espagne)
- Peter Ride, DA2 (Grande-Bretagne)

17h00 à 19h00 : Carrefour informel à la Société des arts technologiques

Présentation du travail de l'artiste en résidence Isabelle Choinière (Le Corps Indice)

Mercredi 13 octobre 1999 ZONES TACTIQUES

État des lieux québécois et canadien

9h30 à 12h30 : Table-ronde
Quels sont les territoires qui confrontent et redéfinissent le champ des nouveaux médias?
Commissaires invités:
Francine Dagenais et Sylvie Parent

Moderateur: Thierry Bardini (Montréal)
- Luc Courchesnes (Montréal)
- Sheryl Kootenayoo (Calgary)
- Valérie Lamontagne (Montréal)
- Catherine Richards (Ottawa)
- Thecla Schiphorst (Vancouver)
- Sheila Urbanoski (Wishart, SK)

14h30 à 15h30 : Clôture

16h00 à 18h00 : Assemblée Générale des membres d'ISEA

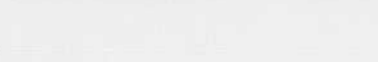
FORFAIT 3 JOURS

Incluant un billet pour le nouveau spectacle du Corps Indice, La Mue de l'Ange mercredi, le 13 octobre, 20h30

100 \$ / 35 \$ par jour
Membres d'ISEA : 75 \$ / 25 \$ par jour

INFORMATIONS: 514-847-8912 http://www.isea.qc.ca/carto

Une production de ISEA - l'Inter-Société des arts électroniques en collaboration avec le Festival international du nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal



Advertisement for the movie Grey Owl, featuring Pierce Brosnan and Annie Galipeau. Text includes 'PIERCE BROSNAN ANNIE GALIPEAU', 'D'après une HISTOIRE VRAIE', '«...Glorieux!», «Passionnant...», du réalisateur de GANDHI et CHAPLIN, GREY OWL, un film de Richard Attenborough, and logos for CINEPLEX ODEON, VIACOM, and REMSTAR.

Advertisement for the movie Matroni et moi, featuring Alexis Martin, Guylane Tremblay, and Pierre Lebeau. Text includes 'Matroni et moi', 'Un film de Jean-Philippe Duval d'après Matroni et moi d'Alexis Martin', 'ÇA VA DANSER AUX TABLES BÊTÔT!', and a list of theaters under 'A L'AFFICHE!'.



LES ARTS

CHANSON

# Place à Pauline Julien!

Ce devait être une bio autorisée, écrite du vivant de l'artiste: la maladie, puis la mort auront (presque) transformé le livre de Louise Desjardins en une autobiographie par procuration. La petite histoire d'un processus unique.

SYLVAIN CORMIER

Nous sommes dans la superbe maison d'une amie à Outremont. Louise Desjardins est descendue d'Abitibi pour les deux semaines de promo, qui s'achèvent. La session de photos l'embarasse: pourquoi faut-il qu'on la voie, elle? A la fin du prologue, n'a-t-elle pas écrit: «Place à Pauline Julien!»?

C'était il y a presque trois ans, en février 1997. Un simple coup de téléphone d'éditeur, chez elle à Rouyn-Noranda, avec une proposition au bout du fil. «Est-ce que ça te tente d'écrire la biographie de Pauline Julien?» Louise Desjardins a bien réfléchi. Et puis elle a dit oui. «Je me suis lancée là-dedans un peu naïvement.» Elle rit d'un petit rire un peu gêné, comme si elle n'en revenait pas encore d'avoir accepté l'offre. Comme si elle en était contente, en même temps.

Faire des choses différentes

Elle n'avait jamais écrit de biographie. Des romans, oui, des recueils de poésie, une traduction de Margaret Atwood, une grammaire, bref, une production régulière depuis 1983. Mais marcher pendant deux ans et demi dans les plates-bandes de la vie de quelqu'un d'autre? D'une telle vie? «J'avais jamais pensé faire ça. Mais j'aime faire des choses différentes. Au départ, ça devait avoir deux cents, deux cent cinquante pages. Pauline devait me donner des entrevues, et je ferai la recherche dans les journaux.» Une simple bio autorisée, comme on dit. Un boulot de petit train va loin. On visionne les microfilms, on interroge les proches, on sonde le sujet. Mais les choses ne se passent pas ainsi. Il y avait urgence. Péril en la demeure. Le péril de Pauline: la maladie, la mort qui se profilait.

De fait, si Pauline Julien avait pu, elle aurait écrit son autobiographie et l'éditeur n'aurait jamais rien proposé à Louise Desjardins ce matin de février. Pauline en avait amorcé la rédaction, d'ailleurs, à partir de pleins tiroirs de



MARTIN CHAMBERLAND LE DEVOIR  
La biographe de Pauline Julien, Louise Desjardins

documents, dont des carnets personnels, un journal intime tenu de 1960 à 1996. Et puis la maladie avait rendu impossible l'achèvement du projet, d'où le passage du flambeau. Trois jours avant sa mort, elle remit à sa biographe toute la précieuse paperasse. «J'étais honorée et en même temps j'étais terrifiée. J'avais toute sa vie dans un sac. Terrifiée, je le suis encore un peu d'ailleurs. C'est quelque chose qui est difficile à porter.»

«Je crois qu'elle s'est rendu compte vers la fin qu'elle n'arrivait plus à dire ce qu'elle voulait dire. Je pense qu'elle aurait voulu m'en raconter davantage. Elle avait encore tout son esprit, mais la mémoire lui faisait défaut.» La biographe le constatera, l'urgence se lisait dans les carnets, bourrés d'annotations de dernière minute, d'ajouts et d'explica-

tions. «Elle essayait de se comprendre en les relisant.» Quand il n'y eut plus moyen de faire autrement, elle donna tout, en vrac. «Je pense qu'elle m'a fait passer beaucoup de tests, pour voir si j'allais la trahir ou pas. J'ai l'impression qu'elle m'a fait confiance. Elle a dû voir que je n'étais pas quelqu'un qui allait fouiller trop pour le fun.»

Deux paradigmes

C'est pour ça, entre autres raisons, que les carnets et notes ne sont pas reproduits intégralement. «Je ne suis pas allée dans le lit, disons.» Si les amourettes de passage de Pauline et Gérard ne sont pas occultées, la biographie de Louise Desjardins ne sombre jamais dans le secret d'alcôve. «Je n'ai pas cette mentalité américaine.» Les épanchements de la franche Pauline ne sont pas tous rapportés, surtout quand ils concernent des proches et n'éclaircissent pas sa vie. «De toute façon, c'aurait été impossible de faire une édition critique de ses écrits personnels. C'était pas organisé. Ça allait dans toutes les directions. Au début, elle commençait une autobiographie et après, elle racontait des rêves. C'était sa façon d'exorciser son angoisse.» Finalement, la biographe a fait un travail de... biographe. «L'objectif, c'était de rendre compte de ce qu'elle était vraiment, tout en la respectant. Je me suis toujours dit: si c'était moi, qu'est-ce que je voudrais que les gens voient? Alors, j'ai essayé de donner les faits et de laisser Pauline parler, sans trop juger...»

Place à Pauline Julien! Nul besoin, ici, de jouer les biographes omniscients et de prêter des pensées «probables» à Pauline. Elle était là, la passionaria, par cahiers interposés, commentant tout. La biographe a donc écrit son livre en suivant scrupuleusement les deux paradigmes, données historiques et témoignages d'un côté, extraits des carnets de l'autre. «Tout ce qui était de l'ordre des sentiments, je l'ai laissée s'exprimer elle-même là-dessus. Moi, je me suis occupée de la narration des faits, appuyés sur des articles de journaux, le plus possible. En essayant de toujours donner mes sources.» Louise Desjardins, elle, est demeurée à saine distance. «Moi, je suis une traductrice. Quand on fait de la traduction, on essaie de rendre ce qui est là et l'organiser. Mais je pense que le simple fait d'organiser, c'est déjà un regard que l'on pose.»

Il en résulte un livre où tout est fourni, mais rien n'est imposé. «J'ai pensé que le lecteur pouvait lui-même, d'une façon intelligente, lire entre les lignes, un peu comme on fait en poésie. On met des images et le lecteur tisse la trame.» La vie à mort, en cela, est riche en lieux, dates, noms, titres

de chansons: la folle vie des tournées de spectacles est donnée dans le détail («Elle n'arrêtait jamais, c'en était essoufflant...»), et chaque étape de la vie de Pauline Julien est replacée dans son contexte historique. Mieux, on se rend compte qu'elle est là, tout le temps, à tous les tours et détours de l'histoire du Québec et de la culture québécoise depuis les années 50. «C'est peut-être mon côté prof. J'ai enseigné longtemps. Je me suis dit que ce serait intéressant de voir comment elle s'inscrit dans l'histoire.»

Il en résulte aussi un portrait étonnamment contrasté. À la Pauline «mythique», la frondeuse, l'altière, la souveraine, la féministe, sorte de Marianne québécoise de la nation en devenir, le livre offre en parallèle une Pauline timide, angoissée, voire apeurée, une Pauline enfant gâtée, profondément dépendante de «ses hommes». «C'était sa quête de la vérité qui importait le plus. Peu importe les contradictions. Elle disait: je suis féministe et j'aime les hommes, débrouillez-vous avec ça.» On découvre aussi, derrière l'indépendantisme convaincu, la capacité de séparer les gens des institutions. Oui, Pauline Julien avait de nombreux amis anglophones. «C'est remarquable chez elle. On la pense tout d'un bloc, mais elle savait distinguer la personne humaine de son statut. Sa position, c'était: quand je vais chez les anglophones, je leur parle en anglais. Mais elle vaigeait d'un anglophone qu'il parle français quand il venait sur son territoire à elle. Toute sa vie, elle a été conséquent.»

Louise Desjardins aussi. En lui remettant le contenu de ses tiroirs, Pauline lui a fait jurer de tout brûler après utilisation. «Il y a parole donnée. C'est très important pour moi. Mais je me donne encore six mois pour réfléchir.» Réfléchir à quoi? «Il faut que je demande ce qu'il y a là-dedans de personnel et ce qu'il y a de patrimonial.» Outre les cahiers, en effet, il y a des manuscrits de chansons, des lettres pas du tout personnelles et absolument historiques... Doit-on tout jeter? «L'essentiel de ce qui devait être révélé l'est dans le livre. Mais il y a des documents importants, qui dépassent la vie de Pauline Julien. Je vais retourner en Abitibi pour regarder tranquillement tout ça.»

PAULINE JULIEN  
LA VIE À MORT  
Louise Desjardins  
Leméac  
Montréal, 1999, 437 pages

**FESTIVAL INTERNATIONAL NOUVEAU CINÉMA NOUVEAUX MÉDIAS**

Montréal 1999  
14-24 OCTOBRE

Prévente 9 octobre à Ex-Centris dès 10 h

sélection internationale nouvelles de chine portraits pelechian courts et moyens métrages nouvelle(s) vague(s) nouveaux médias

34 pays 200 titres

55 longs métrages dont: Almodóvar, Kiarostami, Jarmusch, Egoyan, Doillon, Sokourov, Greenaway, Kaurismäki, Tanner, Hou Hsiao-hsien

82 courts et moyens métrages dont: Champetier, Coulibeuf, Dommartin, Liberovskaya, Makhmalbaf, Mambety, Miron, Pelletier, Raxlen, Reeves, Rombout, Smolders, Trividic

52 œuvres nouveaux médias dont: Monolake (Chain Reaction / Imbalance), Scion (Chain Reaction), Scanner, Farmers Manual (Mego), Tétréault, Eboman, Locust, Antúnez, Hawtin

Billetterie: Ex-Centris 3536, boul. Saint-Laurent  
Info Festival: (514) 847-1242 www.fcmm.com

Billet film: 7\$ ou 1 coupon  
Billet nouveaux médias: (7\$, 14\$, 21\$) ou 1 à 3 coupons  
Livret de dix coupons (incluant le catalogue officiel): 55\$  
Passport du festivalier (incluant le catalogue officiel): 150\$\*

\* (Toutes les projections et toutes les performances nouveaux médias, sauf films d'ouverture et de clôture)

Catalogue officiel: 10\$

propulsé par Volkswagen

**PLUS DE 2 MILLIONS D'ENTRÉES EN FRANCE!**

«...un film délicieux... magnifiquement servi par d'impeccables interprètes...»  
- Marc-André Lussier, LA PRESSE

«Un moment de pur bonheur.»  
- Carole Ménard, ECHOS-VEETTES

«À déguster comme un blanc bien frais.»  
- Odile Tremblay, LE DEVOIR

«Une histoire charmante, un film très réussi.»  
- Marie-France Bazzo, INDICATIF PRÉSENT

«... un film tout à fait charmant... une dose de soleil.»  
- Valérie Letarte, C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN

«Un film joyeux et reposant sur l'amitié et les petits bonheurs.»  
- Juliette Ruer, VOIR

«On sortira tous de la projection de ce film le soleil dans les yeux et l'espoir au coeur.»  
- Michel Deloy, LE DROIT

«Une petite oeuvre tout à fait charmante qui fait chaud au coeur et qui vous réconcilie avec la vie.»  
- François Houde, LE NOUVELLISTE

«... semblable à une promenade matinale dans les régions du Sud de la France: on ressent un pincement au coeur et on a le goût d'y rester.»  
- Jean-Philippe Gravel, ICI

Christian FECHNER PRÉSENTE

Jacques VILLÉRET Jacques GAMBLIN André DUSSOLIER et Michel SERRAULT

Le bonheur d'être libre, la liberté d'être heureux.

**Les ENFANTS DU MARAIS**

UN FILM DE Jean BECKER

ADAPTATION ET DIALOGUE DE Sébastien JAPRISOT D'APRÈS LE ROMAN DE Sébastien MONTFOREZ ÉDITIONS GALLIMARD

Isabelle CARRÉ AVEC LA PARTICIPATION DE Félix FLON  
et Jacques DUFILHO Éric CANTONA

**A L'AFFICHE!**

COMPLEX Océan  
COMPLEX DESJARDINS  
GATINEAU  
LES CINÉMAS GUZZO  
LANGELIER 6  
LAVAL (Galerie)  
FLEUR DE LYS  
TROIS-RIVIÈRES 0  
CINÉMA 9  
CINÉMA 10  
CINÉMA 11  
CINÉMA 12  
CINÉMA 13  
CINÉMA 14  
CINÉMA 15  
CINÉMA 16  
CINÉMA 17  
CINÉMA 18  
CINÉMA 19  
CINÉMA 20  
CINÉMA 21  
CINÉMA 22  
CINÉMA 23  
CINÉMA 24  
CINÉMA 25  
CINÉMA 26  
CINÉMA 27  
CINÉMA 28  
CINÉMA 29  
CINÉMA 30

## LES ARTS

DISQUES

## Bowie, de l'intérieur

L'iconoclaste, qui vient de repousser encore une fois les règles du jeu en lançant son dernier disque sur Internet, fait le point sur sa carrière

ANNIE MANCONE  
LIBERATION

Foin de Ziggy Stardust, du Thin White Duke, de John Merrick alias «Elephant Man», ou même du neurasthénique Nathan Adler venu d'ailleurs. Si, soucieux de renforcer cette réputation de caméléon qui est la sienne depuis que l'affreux jojo David Jones se métamorphosa un beau jour en dandy Bowie, l'on devait aujourd'hui proposer de nouveaux oripeaux à celui qui revendique plus l'influence de Jacques Lecoq que celle de Bill Haley, il conviendrait sans doute de choisir un simple bleu de cantonnier. Comme l'inoubliable personnage de Fernand Raynaud, David Bowie, quinquagénaire resplendissant aux faux airs de bohème (pull-over Saint-Germain-des-Près, cheveu mi-long plaqué derrière les oreilles, Marlboro light aux lèvres) ne cesse en effet de clamer qu'il est «HEU-REUX!»

Heureux donc, mais aussi humble et souriant, attentif, presque attentionné, il s'empresse, dès les présentations, de laisser supposer à son interlocuteur que l'idée de s'entretenir avec lui le passionne au plus haut point. Mieux même, que sa journée (pour autant pluvieuse) ne pourra que se trouver illuminée par cette rencontre exceptionnelle. Attitude à laquelle, journaliste confirmé ou non, on a peu l'occasion d'être confronté, surtout quand on aborde la catégorie des lourds-légers. Mais qui débouche sur une certitude frôlant la fatuité: à savoir qu'on va non seulement passer un bon moment mais que celui-ci appelle la réciprocité. Bref, que l'on peut s'estimer heureux. CQFD?

- Selon Q Magazine, on vous a aperçu chinant chez Bleeker Bob's, à Greenwich Village. Seriez-vous collectionneur de disques?

- Depuis l'âge de douze ans, je garde tout. Une vraie pie. Je dois avoir plus de 3000 vinyles. Avec des pièces rares, évidemment. Comme ce disque en public de Marcel Marceau: silence complet, et soudain, à la fin de la seconde face, applaudissements nourris. Génial. Je possède des bizarreries de ce genre. Du Ken Nordine aussi, type étonnant qui récitait des poèmes sur fond de jazz, des disques de Gil Scott-Heron, les premiers Last Poets... De nombreux groupes de hip hop se sont inspirés de ces gens-là, mais les Last Poets étaient beaucoup plus importants à l'époque que leurs imitateurs aujourd'hui. Leur vision du monde et les changements qu'ils préconisaient étaient tellement judicieux et ciblés. Désormais, il est plutôt question de frustration, d'arrogance, d'insécurité. Le tout reposant sur l'idée d'une économie alternative plutôt que sur une recherche réelle de reconstruction de la société. J'aime avec la même ferveur les musiques que j'aimais il y a trente ans.

- Vos goûts sont donc très affirmés...

- Absolument. Et je fais tout pour qu'ils continuent à s'élargir. Je voudrais même comprendre la country. Tâche colossale parce que je ne me sens vraiment pas proche de cette musique. J'aime bien Johnny Cash, pourtant. Mais je crois que je suis plus sensible au personnage qu'à son œuvre. L'Homme en noir et tout le tralala (il chante): «I walked the line...» A propos, que deviennent les Négresses vertes?

- Un nouvel album est sur le point d'être commercialisé...

- C'est mon groupe français préféré.

- Vous avez commencé la musique en jouant du saxophone. Ne

regrettez-vous pas de ne pas être devenu jazzman?

- Je regrette surtout d'avoir essayé de jouer du sax. J'étais fasciné par les jazzmans. Autrefois, j'avais une coupe de cheveux à la Gerry Mulligan, un imperméable, et je ne me déplaçais jamais sans un disque de Coltrane, d'Eric Dolphy ou du Modern Jazz Quartet sous le bras. Les pochettes étaient tellement cool, j'aimais bien cette panoplie. Mais avec le recul, je me demande jusqu'où se situait ma compréhension de cette musique. Mon cœur penchant plutôt vers la soul et le rock. Quand j'écoutais Little Richard, j'étais transporté. A neuf ans, j'ai sincèrement cru que si j'apprenais le saxophone, je pourrais un jour jouer dans son groupe. Je crois que c'est ça qui m'a poussé à faire du rock'n'roll. Autrement, je serais probablement devenu dessinateur commercial dans une agence de publicité et peintre du dimanche, donc frustré. Je n'aurais pas eu le courage de faire ça à plein temps. Par contre, je sentais que j'avais quelque chose à voir avec la scène, le théâtre, que je pouvais apporter ma contribution dans ce domaine.

- C'est pourtant Vince Taylor, et non pas Little Richard, qui a inspiré le personnage de Ziggy Stardust...

- Vince Taylor était fou. Un fou magnifique. Il est venu à Londres un été: nous avons fait la fête, beaucoup bu, nous nous sommes bien défoués. Il était raide dingue. Je l'aimais beaucoup avec son complexe de Messie. Nous avons vécu deux ou trois trucs inoubliables qui ont permis à Ziggy de prendre forme. Quand j'ai appris, par exemple, ce qu'il avait fait en France, lorsqu'il s'est présenté sur scène vêtu d'une aube blanche, j'ai trouvé ça génial. Savez-vous ce qu'il faisait quand il est mort?

- La plonge dans un restaurant chinois...

- Oh non, bien plus effrayant que ça! Il était mécanicien à l'aéroport de Genève. Je vivais dans le coin à l'époque. C'est comme si Ziggy lui-même avait effectué les contrôles techniques sur les avions que je prenais: «Salut! Je suis Ziggy, tu peux embarquer, mon vieux...» Ça fout vraiment les jetons. Comment a-t-il pu obtenir ce boulot? Je n'en revenais pas. Mais l'idée de la star synthétique qu'était Ziggy m'a été également inspirée par une situation vécue lors de mon premier séjour new-yorkais dans les années 70. Parmi toutes les choses que je rêvais de découvrir, il y avait le Velvet Underground et spécialement Lou Reed. A cette époque, le groupe était passé de mode mais jouait pourtant à l'Electric Circus. Il n'y avait pas grand-monde. Une trentaine de personnes en train de fumer des joints. Finalement, le Velvet entre en scène, et je me précipite au premier rang afin de chanter en même temps que Lou Reed, comme le fan absolu que j'étais. A la fin, je me faufile en coulisses, je frappe à la porte de la loge et John Cale m'ouvre. Je me présente, jeune chanteur britannique inconditionnel du Velvet, probablement l'une des six personnes à connaître le groupe en Angleterre. Lui-même étant gallois, le courant passe, et je lui demande si Lou est là. Il appelle celui-ci, et Lou et moi discutons un moment. Je l'interroge sur la façon dont il compose, lui avoue à quel point il m'inspire, etc., et lui se montre incroyablement disponible. J'étais aux anges, en train de réaliser mon rêve d'adolescence le plus cher. Le lendemain, en me baladant, je croise l'une des rares personnes que je connaissais à New York, un journaliste, et lui raconte ma soirée en concluant que je pouvais désormais mourir en paix puisque j'avais pa-

poté un bon quart d'heure avec Lou Reed. Mon interlocuteur me dit alors: «Lou Reed a quitté le Velvet l'année dernière, je crois que tu as plutôt eu affaire à Doug Yule, son remplaçant.» J'étais abasourdi. Le Doug Yule en question m'avait mené en bateau en jouant le rôle de Lou Reed. Et John Cale s'était lui aussi payé ma tête. Le plus formidable là-dedans, c'est que cette révélation ne changeait rien dans la mesure où j'avais réellement vécu l'expérience d'une rencontre avec Lou Reed, même si ce n'était pas lui. Cet épisode a donc contribué à la création de Ziggy. Existe-t-il, n'existe-t-il pas? Est-il le fruit de notre imagination ou le résultat d'une pensée rationnelle? C'est de ça qu'il est question avec Ziggy. J'ai raconté l'anecdote à Lou Reed plusieurs années plus tard. Il venait de publier un recueil de poèmes. Quelques jours plus tôt, à l'occasion d'une signature dans une librairie new-yorkaise, quelqu'un lui avait demandé de dédicacer son livre «à Lou»: c'était Doug Yule. Je me demande ce que ce type est devenu. Il était la copie conforme de Lou. En photo, vous n'auriez pas fait la différence.

- Hours rappelle parfois l'atmosphère musicale de Hunky Dory. Avez-vous la nostalgie de cette époque?

- Je suppose que c'est dû à ma manière de travailler depuis quelques années. En revenant sur Hunky Dory, je me rends compte à quel point ce disque était naïf. Aujourd'hui, je fais beaucoup plus d'expérimentation, de sampling, presque du collage sonore.



NINA SCHULTZ

Pour David Bowie, son nouvel album, Hours, représente donc un pont entre le passé et le présent.

Ce nouvel album représente donc un pont entre le passé et le présent. Je voulais retrouver la simplicité d'une époque révolue, sans pour autant dérouter la jeune génération. Hours a été aussi conçu comme un roman dans la mesure où, pour l'alimenter, j'ai puisé dans divers épisodes de ma vie, dans mes blessures, mais aussi dans celles de mes contemporains. Il traite en gros de la résignation de l'homme devant le malheur. Situation que je ne connais pas d'ailleurs, car, depuis 1988, je suis intolérablement heureux.

Je vis une relation amoureuse très riche et, professionnellement, je réalise ce que je peux faire de mieux.

- Eu égard à votre succès, ne vous êtes-vous jamais pris pour le maître du monde?

- Probablement qu'au moment où j'étais sous l'emprise de la drogue je me sentais le roi de mon monde. Mais celui-ci était restreint. Le monde d'un accro est tellement minuscule.

- Vous êtes la seule rock star à avoir été épargnée par les tenants des nouvelles tendances (punk, new wave, techno...) Comment expliquez-vous ce statut d'exception?

- Je ne suis pas vindicatif. Je n'ai jamais critiqué qui que ce soit. Peut-être cette attitude explique-t-elle le fait que je sois moi-même épargné. Par les autres musiciens du moins, pas par les journalistes. Mais je m'intéresse tellement au fonctionnement socioculturel de notre société que je ne déteste pas les polémiques me concernant: génie ou charlatan. Quand on atteint un tel degré de réification en tant qu'icône du rock, seul importe au bout du compte le référent culturel. J'aime assez m'extraire de mon univers musical, en observer les ramifications et décoder son fonctionnement. J'apprécie la composante philosophique de l'écriture rock et de la culture dont elle est issue. Cette attitude est paradoxalement cruelle et gratifiante. Si l'on ne peut pas supporter pareille dichotomie, mieux vaut laisser tomber.

- Qu'attendez-vous de l'an 2000?

- Pas grand-chose. L'idée même de changer de millénaire m'agace de plus en plus parce que le mécanisme psychologique mis en place oblige chacun à s'affairer plus que de coutume. Je me moque du chiffre lui-même, mais l'influence qu'il a sur les gens est intéressante. Certains sont terrifiés alors que d'autres, hypermotivés, sont déterminés à réaliser quelque chose à tout prix. Il a dû en être ainsi à chaque fin de siècle. La différence avec le précédent, plus nihiliste et anarchiste, est que tout le monde compte sur le futur. Maintenant que nous avons remplacé Dieu par la bombe et pris conscience de l'atrocité du fruit de notre labeur, nous avons enfin réalisé qu'il était temps de privilégier notre développement personnel. Chacun doit donc puiser au plus profond de soi-même plutôt que de se lancer à la conquête des étoiles.

Propos recueillis par Serge Loupien.



T'Art / distribution inc. présente

Beyrouth se reconstruit. Un étonnant palais rose va être transformé en centre commercial. A travers les tribulations des habitants du quartier se révèlent les blessures et les rêves d'un étrange après guerre.

«...un film très actuel et très porteur»  
Denise Martel, Le Journal de Québec

«charmant...sympathique et attachant»  
Denis Côté, Ici Montréal

**Autour de la MAISON ROSE**

une coproduction France-Canada  
Mille et une productions & les ateliers du cinéma québécois

précédé du court métrage LA RAGE de Diane Gagnon avec David La Haye

A L'AFFICHE !

CINÉPLEX ODÉON - CENTRE-VILLE  
Sam., Dim., Lun., Mar. et Mer.: 1:10 - 3:50 - 6:20 - 8:50  
Ven. et Jeu.: 3:50 - 6:20 - 8:50

Le plaisir  
croît  
avec l'usage

Demain 20 h

René Richard Cyr

Avec comme invité  
Michel Tremblay

Québec

Canada

Sogestalt 2001

Sogestalt 2001

ARCHAMBAULT

Télé-Québec

Conception et direction artistique :  
Dominic Champagne

Direction musicale :  
Alain Leblanc et Charles Barbeau

Réalisation :  
Pierre Séguin et Mario Rouleau

Producteurs :  
Guy Latraverse  
Bernard Spickler

LES ARTS

INDUSTRIE

# C'est combien pour votre spectacle?

Sylvain Cormier

La lecture de l'annuel catalogue *Réseau* est toujours instructive: on y apprend en effet ce que valent, deniers sonnants, les spectacles de nos chanteurs, chanteuses, groupes, humoristes, troupes de théâtre, etc. Qui conquiert un show à vendre, ou presque, est répertorié dans le gros volume glacé du Réseau indépendant des diffuseurs d'événements artistiques. Chacun y donne les paramètres techniques de sa production — durée du spectacle, nombre de personnes sur scène, temps de montage et le démontage —, sans oublier le cachet souhaité. Feuilletons un peu, pour voir.

L'agent québécois de notre cher Thomas Fersen, par exemple, demande entre 2001 \$ et 7000 \$ par soir. Raisonnable, je trouve. Pour obtenir les services de l'humoriste Mario Jean, il faut abouler un peu plus: entre 7001 \$ et 10 000 \$. Pareil pour Lynda Lemay, Claudine Mercier, Claude Dubois, Pierre Legare, Bruno Pelletier, Lévesque et Turcotte, Plume, Pag et Yesterday... les Beatles. Cher pour un fac-similé, je trouve. Michel Louvain, lui, très négociable, en donne pour toutes les bourses: entre 2001 \$ et 10 000 \$. La Bottine Souriante a un prix plancher (7000 \$) mais pas de plafond, comme Marie Carmen (qui ne doute de rien...). À l'opposé, certains ont un plafond mais pas de plancher: Fred Fortin, Monon' Serge, Jean Rabouin, Mario Peluso se déplacent pour 4000 \$ et moins. Question: à 10 \$, ils font quoi? L'Équipe Spectra n'aime pas donner ses chiffres: pas moyen de savoir ce qu'on exige pour Zachary, Bélanger, Leloup ou Rivard. Les recordmans? Tous des gars: Yvon Deschamps, Herbert Léonard, *Elvis Story*, André-Philippe Gagnon et Drainville-Pelletier, à 10 000 dollars et plus (Celine est hors de prix, donc hors-catalogue). L'aubaine? La chouette Paule-Andrée Cassidy chantant Boby Lapointe, à 2000 \$ ou moins: je vous le dis sans rictus, si vous songez à organiser un gala commercial pour votre nouvelle boîte à la mode, c'est de loin le meilleur rapport qualité-prix.

### Elvis à tout le monde

Déjà, on le sait, Elvis est partout. Qu'à cela ne tienne, dès 2005, il apparaîtra à tout le monde. C'est-à-dire que

les droits qui liaient les premiers titres du catalogue d'Elvis à son héritière Lisa Marie et à sa compagnie de disques (RCA/BMG) ne valaient plus tripette, la date de péremption de 50 ans ayant été atteinte. C'est le magazine rock britannique *Mojo*, dans sa livraison de septembre, qui sonne ainsi l'hallali: selon les dispositions du Copyright Act (section 13), après un demi-siècle, les enregistrements sonores passent de facto dans le domaine public, ce qui explique la flopée de coffrets aux enseignes diverses qui ressortent depuis quelques années à mesure que deviennent disponibles les vieux catalogues des Billie Holiday, Frank Sinatra et autres Ella Fitzgerald. Pendant que vous lisez tranquillement cette page, sachez donc que des gens calculent. Dès 2001, ce seront les premiers enregistrements de Fats Domino qui seront «libérés», en 2002 les disques pionniers du rock'n'roll de Bill Haley et ses Comets, en 2005 le légendaire corpus d'Elvis Presley chez Sun Records. Et c'est pas plus tard qu'en 2013, à moins que les lois ne changent d'ici là (les lobbyistes des compagnies de disques s'y affaireront), que commencera la grande liquidation du plus lucratif catalogue de chansons de l'histoire de la musique populaire: oui, les premiers 45-tours des Beatles viendront alors à échéance. On appelle ça des occasions d'affaires.

### Les Clash par eux-mêmes

Après le médiocre album-hommage récemment tombé dans les bacs, les fans du fameux quatuor punk The Clash seront servis à la source même: pour la toute première fois au-dessus du comptoir (en dessous, il y a les bootlegs), un disque donnera le meilleur des légendaires performances du groupe. *Live: From Here To Eternity*, si l'on en croit le très fiable bulletin *Ice*, échantillonnera les captations de spectacles livrés à Londres, Boston et New York entre 1978 et 1982. Le programme, choisi par les anciens Clash eux-mêmes (Paul Simonon, Mick Jones, Joe Strummer et Topper Headon), inclura les plus furieuses versions des essentielles *Should I Stay Or Should I Go*, *London Calling*, *Train In Vain*, ainsi que la reprise de l'immortelle de Sonny Curtis, popularisée par le Bobby Fuller Four: l'irrésistible *I Fought The Law*. Dans un Archambault ou un HMV près de chez vous à la mi-octobre.

VITRINE DU DISQUE

# Paul qui pleure, Paul qui tape

RUN DEVIL RUN  
Paul McCartney  
MPL (Capitol/EMI)

Compatissons. Paul a perdu sa Linda et il ne veut pas souffrir tout le temps. Normal qu'il s'étourdisse dans le travail. Normal, aussi, qu'il plonge là où ça fait le moins mal: le rock'n'roll chéri de son adolescence. C'est bien, le rock'n'roll, surtout quand on s'y adonne sauvagement: ça défoule, ça fait sortir le méchant, c'est l'exutoire idéal. En plus, dans le cas de Paul, c'est cautionné directement de l'au-delà par sa Linda: elle était fan finie de rock des années 50 et racontait inlassablement à Paul les fabuleux soirs de son adolescence à elle, quand elle allait au Paramount de Brooklyn voir les jamborees d'Alan Freed, avec Chuck Berry et Fats Domino et Buddy Holly au même programme.

Bref, notre McCartney se fait un peu de bien en faisant un joli clin d'œil à sa regrettable bien-aimée. Bravo pour lui, c'était nécessaire. Y gagnons-nous un bon disque pour autant? C'est selon. Si vous aimez le rock'n'roll garoché n'importe comment, vaguement punk dans l'attitude, compensant en intensité ce qu'il perd en finesse, ce disque est pour vous. Avec quelques autres anciens combattants (David Gilmour, Ian Paice, Pete Wingfield, Mick Green), Paul enfle assez furieusement merci les rocks les plus terribles, comme disait Johnny Hallyday. Du Elvis en masse (*I Got Stung, Party, All Shook Up*), du Larry Williams (*She Said Yeah*, popularisée par les Stones), du Chuck Berry (*Brown-Eyed Handsome Man*), du Johnny Burnette, Little Richard et compagnie, donne à la va-comme-je-viens, tout le monde à fond la caisse. Du brouhaha par des pros.

Moi, franchement, tout beatlemaniaque impatient que je suis, il arrive un moment où ça me les casse. J'aime mieux mon Paul quand il varie ses effets. J'aimerais qu'il ose confronter sa souffrance dans ses propres chansons au lieu de fesser dans son gros tas de souvenirs. Il y a des exceptions, remarquez. Dans sa version du *Lonesome Town* de Ricky Nelson, par exemple, je sens sa douleur: c'était la chanson préférée de Linda, et il la hurle à la lune façon *Oh Darling*. Poinçant sur les mots, leur musicalité et leur force d'évocation. Si cela vous chante! Auteure, scénariste et parolière, Sylvie Massicotte a écrit les textes de *J'te ferai pas mal* (BREEN LESBÈUF, DAN BIGRAS), *Plus d'ange dans le ciel* (LUC DUFREUIL), *Quand on s'en va pour oublier* (LUC DUFREUIL).

Avouons-le néanmoins à notre corps défendant: outre les susnommées et les trois nouvelles chansons estampillées McCartney (surtout *Try Not To Cry*), ce disque est passablement superflu pour vous et même pour moi. Mais pas moins cathartique pour lui. Je le redis: compatissons, jusqu'à l'album suivant. Celui où, espérons-le, Paul es-



saiera de vivre au présent dans sa propre *lonesome town*.

Sylvain Cormier

### FULL WESTERN DRESS

The Derailers  
Sire (Warner)

Tout a commencé le jour (le 17 juin 1965, si vous voulez tout savoir) où les Beatles enregistrèrent *Act Naturally*, la plus fringante rengaine country and western d'un champion du style, Buck Owens, roi de Bakersfield, en Californie, digne propagateur de ce qu'on appelle depuis le Bakersfield Sound. Preuve était faite: les jeux d'harmonies vocales des idoles pop britanniques et la musique des p'tits pas fins de l'Amérique profonde (les *red-necks*) n'étaient pas incompatibles. De fait, à la suite des Beatles, il y eut toujours quelque groupe ou chanteur pour réaffirmer la valeur de ce mélange original. Ces dernières années, les Mavericks, Blue Shadows et autres Dwight Yoakam portèrent bien haut le flambeau du western pop manière Bakersfield-Liverpool. Voici mes nouveaux chouchous de la même famille: les Derailers, une autre joyeuse bande de pas beaux mais chic garçons d'Austin, capitale du Texas et de la bonne musique.

A leur quatrième disque depuis la formation du groupe en 1993 (le premier à se rendre dans nos parages), je découvre de fiers gaillards qui manient le honky-tonk le plus bondissant (*The Right Place*), le rockabilly eddie-cochraniens le plus pur (*I'm Gonna*

*Love, Love, Love You*) et le folk rock d'inspiration la plus beatlesque (*Whatever Made You Change Your Mind, Just To Spend The Night With You*) avec une habileté, un bagou et un entrain tels qu'on en remue les extrémités malgré soi. Qu'ils reprennent les Crystals (*Then She Kissed Me*), Marty Robbins (*Knee Deep In The Blues*) ou défendent leur propre matériel, c'est la même réussite d'une intention simple: évoluer dans le monde de la musique country en 1999 sans faire la moindre concession aux diktats de Nashville. La sympathique participation du vieux Buck Owens en personne sur *Play Me The Waltz Of The Angels* confère à l'ensemble un véritable sceau d'authenticité. Recommandables, les Derailers? Si vous n'aimez pas *Full Western Dress*, je vous le rachète et le donne à un ami.

S. C.



### THE MALEDICTUS SOUND

The Maledictus Sound  
Mucho Gusto (Tir Groupe)

La belle curiosité que voilà. De nul le part, voilà qu'échoe dans mon casier la réédition en compact d'un microsillon si rare et si profondément souterrain qu'un fada des *sixties* de mon espèce n'en avait jamais entendu parler. Ignare, va! L'album éponyme *The Maledictus Sound* parut pourtant pas plus loin qu'au Québec, en 1969 chez Canusa, la compagnie de disques de Tony Roman: il fallait les bonnes gens du label punk Tir Groupe (qui s'occupent habituellement de bruiteurs dans le genre Banlieue Rouge) pour repêcher cette drôle de plaquette de vinyle du fond de son oubliette. De quoi s'agit-il? D'une fascinante étrangeté instrumentale due à un certain Jean-Pierre Massiera, ex-guitariste de Claude François, projet hautement expérimental aux vertus hallucinogènes qui tomba un jour dans l'oreille de notre Tony Roman provincial, lequel s'empressa de relancer le microsillon à son enseigne (en y ajoutant sa photo grosse comme celle de Massiera, le sans-gêne...). *The Maledictus Sound* n'en est pas moins une concoction entièrement française et délicieusement psychédé-

lique, où tous les sons jamais inventés par l'homme sous l'effet des drogues, sont au programme. L'utilisation des cuivres y est particulièrement heureuse, décantant des arrangements rhythm'n'blues que l'on retrouvait sur les disques de Johnny Hallyday ou Dick Rivers à la même époque. Je vous le donne en mille: ce disque se fume. Les notes de pochette signées Guy Cloutier, alors relationniste chez Canusa, valent aussi quelques bouffées. Un conseil: passez-vous ce disque entre initiés avant qu'il ne s'éteigne à nouveau.

S. C.



### ONE PART LULLABY

The Folk Implosion  
InterScope Records/  
Universal Music

Après le succès inattendu de *Natural One* sur la trame sonore du film *Kids*, les attentes étaient grandes face au nouveau disque du projet parallèle, *Folk Implosion* de Lou Barlow. Ancien membre de Dinosaur Jr. et fondateur de Sebadoh, cet auteur-compositeur est devenu une véritable référence de la scène indépendante américaine depuis quelques années. Délaisant un son «lo-fi» approximatif, *One Part Lullaby* peaufine un rock planant qui s'inspire de hip-hop et d'arrangements pour cordes. Avec ses clin d'œil au *Pet Sounds* des Beach Boys et à *Abbey Road* des Beatles, ce disque vise les mêmes sommets de perfection dans un contexte toutefois très actuel. Grâce à ses boîtes à rythmes et ses refrains accrocheurs (notamment sur *My Ritual* et *Mechanical Man*), on voit comment le Folk Implosion concilie l'expérimentation avec une spontanéité désarmante. Tout cela dans un cadre mélodique pop qui ose franchir les barrières de la nostalgie et du «modern rock FM» prévisible. Avec l'aide de son complice John Davis, Barlow se permet également un hommage instrumental, plutôt subtil, au *Requiem pour un con* de Serge Gainsbourg. Sans doute un des disques majeurs de l'année.

David Cantin

### LIFE FROM THE OTHER SIDE

DJ Vadim  
Ninja Tune

Reconnu pour ses recherches vers de nouveaux territoires musicaux, l'étriquette Ninja Tune ne fait jamais dans la demi-mesure. Après *Coldest* et *The Herbaliser*, c'est au tour de DJ Vadim de mener ses aventures un peu plus loin. Après de longues fresques instrumentales, le producteur d'origine russe invite maintenant la crème des MC's de l'underground européen et américain à donner une voix à ses compositions minimalistes. Quelque part entre le techno et le hip-hop abstrait, *Life From The Other Side* définit son propre langage sonore, des plus ludiques. Grâce aux précieuses collaborations de ELP de Company Flow, Moshu Man, Swollen Members et Dilated People, on passe rapidement d'une surprise à l'autre. Parmi ses sources d'inspiration, DJ Vadim cite au hasard Prince Paul (l'arrangeur génial derrière les premiers disques de De La Soul), King Tubby, Mantronix et Portishead. Sur plus de 25 pages, il arrive à concilier scratches et textures ambiantes ainsi qu'un éclectisme musical savant. L'antidote parfait à Puff Daddy et au hip-hop jetable.

D. C.

## Le DOMAINE Forget

St-Irénée, Charlevoix

### Déjeuner-bénéfice annuel

Dimanche, 17 octobre  
11h00

à la toute nouvelle  
Salle de bal  
du Manoir Richelieu

Réservation : (418) 452-8111

sous la présidence d'honneur de



Monsieur Claude Blanchet

Président du conseil, président et chef de la direction de la Société Générale de Financement du Québec

SYLVIE MASSICOTTE

## Écris-moi une chanson!

Atelier de création de textes pour la chanson

Les mots chantent en vous? Faites-en un texte de chanson! Douze heures d'atelier pour écrire, explorer, réfléchir sur les mots, leur musicalité et leur force d'évocation. Si cela vous chante! Auteure, scénariste et parolière, Sylvie Massicotte a écrit les textes de *J'te ferai pas mal* (BREEN LESBÈUF, DAN BIGRAS), *Plus d'ange dans le ciel* (LUC DUFREUIL), *Quand on s'en va pour oublier* (LUC DUFREUIL).

**LES SAMEDI ET DIMANCHE**  
**23 ET 24 OCTOBRE 1999**  
**9H30 - 16H30**  
**150 \$ PLUS INSCRIPTION 20 \$**

**514.524.3561**

UN RENDEZ-VOUS UNIQUE EN THÉÂTRE ET CHANSONS

«Merci pour l'intelligence et la beauté»  
Monique Givoux, SRC

Interprète par  
Sylvie Legault  
Martine Francke  
Martin Ferron  
au piano

## MONIQUE GIVOUX AVANT LEYRAC

TEXTE EXTRAIT DU LIVRE 'MON ENFANCE À ROSEMONT' (MONIQUE LEYRAC) CONCEPTION ET DIRECTION ARTISTIQUE: GINA BAUSON SCÉNOGRAPHIE ET MISE EN SCÈNE: DENIS BRASSARD ARRANGEMENTS MUSICAUX: MARTIN FERRON CONCEPTION DES ÉCLAIRAGES: LOU ARTEAU COPRODUCTION: PRODUCTIONS ALLEZ MILORD! / GST RENOUVEAU

**LES 19, 20, 22, 23 OCTOBRE 1999**

2490 NOTRE-DAME OUEST, MONTRÉAL BILLETTERIE: 514-931-2088

«Quelle source magnifique le spectacle est rythmé, touchant, drôle... J'ai hâte de retourner le voir.»  
Mamuel Tadon

«Cette soirée pleine de trouvailles, d'originalité, est un pur ravissement, un charme, un bonheur!»  
Louise Portal

«... un spectacle tout à fait réussi, capable de charmer tous les publics.»  
Jean-Christophe Laurence, La Presse

C

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET D'ART DRAMATIQUE DU QUÉBEC  
Musique Montréal

L'Orchestre symphonique du Conservatoire de musique du Québec à Montréal présente Guiliani, Vaughan Williams, Ravel, Hummel, Verdi, Mendelssohn

jeudi 14 octobre 20h  
Église Saint-Albert-Le Grand  
4550, rue Orléans  
Montréal (métro Mont-Royal - autobus 97 est)

dimanche 17 octobre 20h  
Église Très-Saint-Nom-de-Jésus  
4215, rue Adam  
Montréal (métro Pie IX - autobus 139 sud)

ENTRÉE LIBRE  
Renseignements : (514) 873-4031

Québec

sous la direction de Stéphane Laforest

UNE PRODUCTION DU STUDIO 303 EN COLLABORATION AVEC TANGENTE ET LE NAVIRE NIGHT

## Festival Art Action Actuel

du 13 au 17 octobre 1999

840 Cherrier Montréal 514 525-1500  
Entrée : 12 \$

13 octobre de 16h à 22h • 14, 15, 16 octobre à 20h30 • 17 octobre à 19h30

Soirée d'ouverture, mercredi le 13 octobre sous le pont Jacques-Cartier. Départ du métro Papineau jusqu'au lieu de la performance. Suivre les indications. (Entrée libre)

Josée Tremblay (commissaire)  
Philippe Côté  
Nathalie Derome  
Suzanne Joly  
Benjamin Muon  
Michel Smith  
John Berndt  
Luc Boisclair  
Louis Veillette  
Constanza Camelo  
Aude Moreau  
Sylvette Babin  
Leah R Vineberg  
Stephen O'Connell  
Victoria Stanton  
Juan Ybarra  
Gisèle Houle  
Charles-Éric Billard  
et une participation spéciale de Doyon/Demers et plusieurs autres...

## LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

## Voix et violon en tout genre

FRANÇOIS TOUSIGNANT

## THINE ANGELS SPIRITS

Felix Mendelssohn: extraits de l'oratorio *Elijah*, op. 70; Edward Elgar: *Proficiscere, anima Christiani...*, extrait de *The Dream of Gerontius*, op. 38; Gaetano Donizetti: «D'immenso giubilo» et «Ah cessate quel contento...», extraits de *Lucia di Lamermoor*; Modeste Moussorgski: Trois extraits de Boris Godounov: scène du couronnement, monologue de Boris et mort de Boris. Gary Relyea, basse; Vancouver Bach choir, Orchestre symphonique de Vancouver dir. Sergiu Comissiona. Durée: 65 min. 17. Les Disques Radio-Canada — CBC Records, coll. SM 5000, SMCD 5189

Les trois extraits de *Boris* sont intéressants. Gary Relyea déçoit un peu. La voix est parfaite pour le rôle, le timbre impressionnant, le sens du propos irréprochable. Pourtant, on entend comme une retenue dans son interprétation, comme s'il ne mordait pas assez dans les mots, se contentant de «faire un disque où vocalement tout doit être correct».

J'admets que la direction chirurgicale de Sergiu Comissiona ne doit pas aider à être inspiré et que le timbre de l'orchestre est tellement maigre que rien ne vient supporter le chanteur. C'est dommage. Ce qui, chez un jeune chanteur serait une belle carte de visite, ouvrant la porte sur des avenir prometteurs, se montre comme l'état d'une situation musicale ordinaire, il aurait mieux valu un autre orchestre et un autre chef.

## MORALES — LAUDATES CONSORT

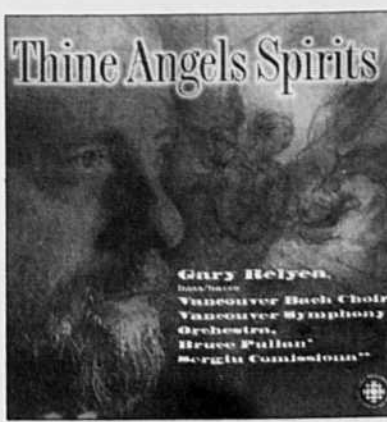
Cristobal de Morales: *Missa pro Defunctis*; Motets «O Sacrum Convivium», «Emendemus in melius» et «Circumderunt me germitus mortis». Chœur Laudates Consort, dir. Guy Janssens. Durée: 52 min. 27. Arsonor ARS 006-2

## GOMBERT — LAUDATES CONSORT

Nicolas Gombert: *Missa «Beati Omnes»*; motets «Lugebat David Absalon», «Sancte Johannes Apostole», «Ad Te levat oculos meos» et «Musæ lovis». Chœur Laudates Consort, dir. Guy Janssens. Durée: 56 min. 44. Arsonor ARS 005-2

Voici deux titres tirés d'une collection assez rare qui se consacre uniquement à faire entendre un panorama historique des trésors de la polyphonie sacrée occidentale du chant grégorien à Monteverdi, avec quelques incursions profanes. L'entreprise est chapeautée par la RTBF et

met en vedette le chef wallon Guy Janssens et son ensemble Laudates Consort, sauf en ce qui concerne l'enregistrement consacré à Pérotin dévolu, lui, à un chœur plus rompu à



un autre art vocal, l'Ensemble Witiza. Comment justifier un tel projet alors qu'il y a tant et tant de disques de ce répertoire? Tout d'abord par la qualité de présentation. Chacun des livrets, joliment présenté, propose un commentaire très personnel et assez consistant, sans se montrer ersatz d'exégèse obscure. On y apprend plus l'amour de la beauté de ces presque mille ans de musique.

Ensuite, il y a la qualité technique du produit. L'acoustique est très belle, la balance excellente, la clarté impeccable. Sans se démarquer comme exceptionnelle, la prise de son est naturelle et respire bien.

Quand on passe à la musique, on découvre un petit coin de paradis. D'abord, reconnaissons en Guy Janssens non seulement un grand chef de chœur et un érudit solide, il s'impose musicien aussi consciencieux qu'inspiré. Il mène son chœur avec la plus grande souplesse. Le Laudates Consort n'est peut-être pas une formation aussi léchée que certaines autres, et les voix n'y sont pas toujours aussi riches qu'ailleurs. Peu importe; ces faiblesses, comme souvent, sont palliées par l'effort qu'il met à les transformer en qualité.

La justesse est impeccable, aujourd'hui cela est indispensable; la direction des lignes est surprenante. Avec un peu d'attention on comprend ce qui distingue cette formation de bien d'autres. Chaque chanteur ou chaque voix a le sens de sa propre ligne depuis son début jusqu'à la fin, sans ignorer les autres.

Souvent, quand on écoute de la musique polyphonique de la Renaissance, on entend bien les entrées en imitation des trois, quatre ou cinq voix puis la musique devient comme une pâte relativement homogène

d'une belle rondeur harmonique. Pas ici; avec l'effort d'oreille, on suit tout, absolument tout le déroulement de la composition, chanté avec une ardeur aussi sincère qu'humble. Osez l'écouter du motet de Nicolas Gombert *Musæ lovis* et votre oreille comprendra pourquoi votre cœur est ému. Le déploiement en double contrepoint y est aussi savamment inspiré que sentimentalement satisfaisant (le double contrepoint est cette technique qui consiste à écrire une musique où ce qui en dessous d'une mélodie peut aussi se faire entendre au dessus sans qu'il y ait de «fautes» d'écriture ou de style; cette technique se pratique à deux, trois ou quatre voix, et est l'aboutissement d'une intelligence qui cherche se met au service de l'émotion que suscite l'intuition la perfection divine du Dieu Un et Trinitaire).

Cela ne veut pas dire que Gombert ne sache jouer de l'effet harmonique; certains enchaînements accrochent finement l'attention sans jamais choquer et, comme le veut l'esthétique de l'époque, cette impression n'est pas gratuite, servant uniquement la signification interprétée du texte (les traductions du latin sont incluses). Un compositeur plus rare à découvrir.

Tout comme l'Espagnol Morales. Si en cette approche de novembre (Toussaint, jour des Morts...) vous voulez vous procurer une *Messe des morts*, que ce soit celle-ci. Il s'agit de l'ensemble de l'office, avec les antennes grégoriennes comme les compositions originales qui ponctuent la succession des prières de la cérémonie.

La aussi, faites un petit effort d'écoute: vous comprendrez comment cela fonctionne avec une clarté et une limpidité sidérante. La teneur grégorienne précède l'arrivée de la polyphonie qui se sert comme base

de cette succession de notes. Procédé habituel, mais qu'on entend rarement si bien au disque, ici exemplifié avec une élégance somptueuse. Ceux d'entre vous qui ont eu la chance (ou le malheur, c'est selon) de suivre des cours d'histoire de la musique vont enfin saisir autrement qu'intellectuellement comment s'articule cette musique et quelles beautés elle recèle.

À la Renaissance, on savait comment reconnaître la grandeur des maîtres: à leur «art», ce qui signifiait alors une judicieuse combinaison d'imagination, de savoir-faire et d'intuition émotive poussant à l'originalité technique — mais pas à tout prix. Des valeurs aujourd'hui souvent bien dépassées, j'en ai peur. Peut-être est-ce là un des facteurs qui font que ce répertoire se retrouve des adeptes; loin de la quête du sentiment à tout prix, ressentir une certaine solidité intérieure à l'œuvre fait du bien. C'est comme un mariage: l'amour en est le moteur, la volonté le combustible.

## ROMANTIC ECHOES

Richard Strauss: *Sonate pour violon et piano en mi bémol majeur*, op. 18; Antonin Dvorák: *Pièces romantiques*, op. 79; Fritz Kreisler: *Liebesleid, Schöne Rosmarin, Kleiner Wiener Marsch, Syncopation*. Gidon Kremer, violon; Oleg Maisenberg, piano. Durée: 59 min. 15. DGG 453 440-2

Les bluets que Fritz Kreisler composait facilement séduisent souvent. Entendre ce qu'un Gidon Kremer en fait s'avère une expérience amusante et joyeuse. Existe-t-il un style, un genre de musique qui ne lui collent pas à l'archet? Amateurs de ce répertoire, même si vous avez déjà plusieurs versions de ces quatre mélodies pour violon et piano qu'on

n'entend souvent qu'en rappel, procurez-les-vous, ne serait-ce que pour sourire de telle coquetterie, de telle autre coquetterie, de la connivence si fine et un peu malicieusement racoleuse dont bien des tournures de phrases sont joliment épiciées. Après, vous pourrez vous amuser en passant de délicieux moments à comparer avec vos «favoris». Pourquoi boudier ce plaisir du disque?

Auparavant des pièces plus rares changent l'ordinaire menu de sonates de Mozart, Beethoven, Brahms. Celle de Strauss est tout à fait dans la lignée de la grande sonate romantique de tradition viennoise. On assiste à une construction recherchée et dramatique (au sens «sonate») d'un jeune surdoué dans la vingtaine qui aime la mélodie un peu sirupeuse et les harmonies parfois étranges.

L'interprétation est plus douteuse. Le pianiste, Oleg Maisenberg, nage dans cette partition comme un poisson dans l'eau, dans une prise de son belle d'équilibre. Cela rend les faiblesses d'archet de Kremer encore plus évidentes et déroutantes. Si la teneur imposante comme l'épanchement lyrique sont bien sentis, la qualité du jeu du violoniste semble avoir été «salie» par un relâchement à trop fréquenter le tango. Ce qui fait merveille chez Kreisler détonne dans bien des passages de Strauss. Le plaisir reste d'écouter une rareté.

Quant aux quatre *Pièces romantiques* de Dvorák, les musiciens leur donnent une intensité intéressante qui les fait ressortir de leurs ordinaires «pièces pour belles écouteuses et musiciens amateurs» qui veulent meubler artistiquement leurs soirées d'hiver. C'est bien fait, intéressant, joli, mais, même avec de l'effort, ces pages ne sont pas de la grande musique. Un disque, ça peut aussi être reposant.

Les disques Radio-Canada offrent à Gary Relyea non pas une carte de visite, plutôt un panorama des facettes de son art. C'est étonnant. Dans le genre oratorio — on le sait car on l'entend souvent chanter le *Messie* de Handel — il arrive à être formidable. La collection d'extraits du *Elijah* de Mendelssohn est plus que convaincante de l'art de la basse. Expressif, tonitruant, intime ou orateur, tous les tons sont rendus avec la justesse qui leur est due. Ce n'est peut-être pas de la grande musique, mais la tradition anglaise a ses droits et ses qualités.

Dans les sept extraits choisis, on entend cette œuvre comme il se doit. Pas d'ennui donc; plus exactement le plaisir de la bonne musique bien faite. Le soliste brille en première position, l'orchestre est bien en place et le chœur est plus qu'à l'aise. On sent le Vancouver Bach Choir adorer (et maîtriser) ce type de musique et son enthousiasme est assez communicatif.

Ensuite, cela se gâte. Dans les deux aires de Lucia di Lamermoor, si Relyea est vraiment bon, le chœur est complètement dépassé, façon poliment tournée de dire qu'il est carrément mauvais. En plus, comme la prise de son est neutre et sèche, l'orchestre montre toutes ses faiblesses. Le Vancouver Symphony ne va pas s'attirer beaucoup d'éloges à faire de l'opéra italien ainsi.



pour fêter ses 40 ans, **sol** vous offre un

## "RETOUR AUX SOUCHES"

redécouvrez ses classiques en trois spectacles différents!

**12 au 16 oct.**  
LES OEUF LIMPIDES  
+ LE SERVICE ESSENTIEL + L'ALTESSE DE L'AIR  
+ LE COSTAUNAUTE et PLUS...

**9 au 13 nov.**  
LA PLAINTÉ AQUATIQUE  
+ FAUT FAIRE L'ENFANT + LE GÉANT  
+ L'ARCHIMEC et PLUS...

**16 au 20 nov.**  
LE FIER MONDE  
+ LES EMBARRASSANS-ABRI + PÔVRES PETITES COULEURS  
+ L'ODIEUX VISUEL et PLUS...

Radio-Canada Télévision

**MONUMENT-NATIONAL**  
1182, BOUL SAINT-LAURENT, MONTRÉAL  
METRO SAINT-LAURENT OU PLACE D'ARMES

Forfait 3 spectacles disponible  
RÉSERVATIONS & FORFAITS : 514-871-2224  
ou chez ADMISSION : 514-740-1245 • 1-800-361-4545

SEIZIÈME SAISON 1999-2000

## Les Violons du Roy

BERNARD LABADIE  
Direction artistique et musicale  
présentent

# Schönberg

«La Nuit transfigurée», op. 4

# Beethoven

Quatuor no 11 en fa mineur, op. 95 (*Serioso*)  
(Arrangement de Mahler)

# Britten

Lachrymae pour alto et cordes, op. 48a

# Hétu

Poème pour cordes, op. 47

**Chef invité : Raffi Armenian**  
**Soliste : Éric Soucy, alto**

Samedi 16 octobre 1999 à 20 h  
Salle Pollack, Université McGill, Montréal

Billetterie et abonnements : (514) 398-4547

## Orchestre de Chambre McGill

### AMOUREUSEMENT BAROQUE

11 octobre, 20 h

## Soirée Handel

Chefs : Alexander Brott et Boris Brott

«Suites, ouvertures, airs d'opéra et duos d'amour»

Suzie LeBlanc, soprano

Daniel Taylor, contre-ténor

Salle Pollack, Université McGill  
Conférence de Richard Turp, 19h.

Billets : Place des Arts 842-2112 et Admission 790-1245  
Stationnement : Service de valet - Frais

## 34<sup>e</sup> saison 1999-2000

# La musique de notre temps

La SMCQ ouvre sa 34<sup>e</sup> saison avec un événement magistral. Une seule œuvre au programme, 110 minutes de musique, présentée en quatre parties, interprétée par 65 musiciens.

## DE MATERIE

Du compositeur hollandais **Louis Andriessen** Première nord-américaine en présence du compositeur

Salle Pierre-Mercure, 14 octobre 1999 à 20 H 00

Pour grand orchestre et chœur de chambre  
Avec Marie Danielle Parent, soprano  
Karen Young, soprano  
Pascal Mondieig, ténor  
et Monique Mercure, récitant

L'Ensemble de la SMCQ, sous la direction de Walter Boudreau

Renseignements et abonnements : (514) 843-9305 ou via Internet : [www.smcq.qc.ca](http://www.smcq.qc.ca)  
Réservations : (514) 987-6919

SMCQ Société musicale contemporaine du Québec  
Walter Boudreau, directeur artistique  
Centre Pierre-Péladeau  
Salle Pierre-Mercure  
300, BOUL. DE MAISONNEUVE EST

McGILL  
Ambassade Royale des Pays-Bas

CONSEIL DES ARTS  
1007  
La Fondation SOCAN

LES ARTS

# La femme de César

Le vieux dicton romain proclame que la femme de César ne doit pas être soupçonnée. Or elle est soupçonnée par bien du monde, la femme de César, ces temps-ci, sa robe pleine de crachats et la boue aspergeant ses souliers dorés par les écus du trésor public.

«Des noms, donnez-nous des noms.» Ça résonne comme un slogan ou comme deux strophes d'une chanson entonnée par la ministre de la Culture, Agnès Maltais (qui réclame aussi des chiffres), et par l'Association des producteurs, assise dans l'inconfort suprême au banc des accusés. Donnez-nous des noms, ceux des odieux, des fraudeurs, des malfrats qui s'en mettent plein les poches sur le dos des créateurs, en matière de produits télé. Alors on enquêtera, promis! Sinon...

Pour l'heure, si la marmite dans laquelle les producteurs sont en train de bouillir comme les homards des Micmacs persiste à sauter du couvercle, il se trouvera bien quelques bonnes âmes du milieu pour larguer quelques noms. Les noms de ceux dont la tête ne revient à personne et, un coup parti, celui de l'âne de la fable qui tondit de ce pré la largeur de sa langue. On enverra ces indésirables s'engouffrer dans le volcan du sacrifice en se frottant les mains. Voilà les noms. Vous êtes contents? Et tous pousseront un soupir de soulagement. On coffrera deux ou trois petits coupables, en laissant filer les gros. Hop là! Affaire classée. Chacun retournera traiter ses affaires tressées de téléseries et de gros sous. Et ça ne règlera rien du tout, faute de remettre un système lui-même en cause.

Il y eut au départ Fabienne Larouche qui cria devant des oracles d'abord sceptiques. Ses mobiles semblaient assez nébuleux pour laisser planer le doute quant au sérieux des moulins à vents pourfendus. À l'écouter clamer que le gros des producteurs s'engraissait avec les fonds



Odile Tremblay

d'État, plusieurs se demandaient ce qu'elle récoltait au change, la scénariste de *Virginie*. Sauf qu'un producteur et cinéaste de poids comme Jean Dansereau est venu joindre sa croisade la semaine dernière. Oups! Elle n'était plus seule. Et voilà que l'Association des professionnels de la vidéo du Québec ajouta sa voix au concert en reconnaissant que certains producteurs multiplient les compagnies fantômes dans leur quête frénétique de fonds accumulés. De fil en aiguille, les accusations fusent de partout et la réputation de la femme de César en prend pour son rhume. Quant à l'Association des producteurs, elle a beau pousser les hauts cris en proclamant son innocence, à cette étape-ci, le gros problème, c'est le soupçon qui vient s'insinuer dans la tête d'un public inquiet de savoir où vont ses sous.

Les producteurs ne sont plus en mesure de l'effacer par leurs dénégations, le soupçon en question, ni le président de la SODEC. Quand ces rumeurs-là s'emballent... Au rythme où vont les choses, la femme de César n'aura bientôt plus de robe du tout à se mettre sur le dos.

Mais pourquoi donc leur faut-il des noms à tout prix? Et des chiffres? C'est au manque de transparence du financement public qu'il faut s'attaquer, avant même de chercher

à coffrer les individus. Tant que des failles existent, il y aura des gens pour se glisser dedans.

Remarque, c'est toujours dangereux de mettre une profession entière dans le même panier percé. Dangereux et injuste. Ripoux à 90 %, comme l'assure Fabienne Larouche, les producteurs de films et d'émissions télé? Ou à 100 %, comme le laissait entendre la gaffe de Mario Clément, le directeur de la programmation à Télé-Québec: «Ils s'essayeront tous.» La question n'est sans doute pas là.

Des honnêtes, on en retrouve partout, des croches aussi, et dans chaque secteur encore. Cette crise vient salir des professionnels qui triment fort sans se graisser en même temps que leurs confrères moins scrupuleux. Les producteurs reçoivent la brique du mois sur la tête, mais les distributeurs, les éditeurs, les marchands de spectacles, tous ceux qui recueillent la manne des fonds d'État pourraient bouillir avec eux dans la marmite à homards. Après tout, nul besoin d'être grand clerc pour comprendre que l'argent de la culture ne gonfle pas les poches des créateurs, souvent les derniers sur la liste de paie et les premiers à éponger la part de risque des bateaux artistiques.

À l'écran, le tableau n'est pas net, net. Les compagnies fantômes, vraies ou fictives, brandissent leurs suaires en plein fondu du décor, alors qu'au premier plan, le club des amis se partage le gâteau des subventions dans le champ collectif du «produit» culturel. À l'évidence, trop d'opacité entoure la coupe de ce gâteau-là et trop de questions se posent sur les invités conviés à la fête. Pourquoi l'un plutôt que l'autre? Pourquoi privilégier la machine plutôt que la force vive du talent?

À l'intérieur même de la profession de producteur, c'est l'existence d'un cercle de privilégiés en lobbys puissants, chouchoutés par les institutions, qui soulève d'abord le

courroux de Jean Dansereau. Il n'a pas tort. La machine d'État, fédérale surtout, roule à deux vitesses en ouvrant ses enveloppes aux entreprises culturelles. D'un côté: les maisons aux reins solides; de l'autre: les obscurs et les sans-grade qui rament, la langue à terre. Quant à la valeur artistique d'un projet, elle n'est pas toujours conviée au caucus des priorités. Alors, on s'interroge.

D'autant plus que si la production télé est déjà en ébullition avec ses cargaisons de fonds déversés, le cinéma se prépare à lui emboîter le pas. Sheila Copps remettra sur le tapis cet automne son projet de politique du long métrage canadien. Fort bien. On se réjouira tous si ça passe. Quand même: une des propositions de Téléfilm dans le dossier consiste à prévoir un volet automatique destiné à soutenir les maisons de distribution et de production déjà établies. Il va sans dire que la controverse actuelle sur la gestion des fonds publics remet en question les traitements de faveur, ou à tout le moins les entache. À côté de la femme de César, il y a ses petits amis, parfois vraiment méritants, et parfois...

La tempête autour des producteurs s'étendrait toute seule, sans noms jetés en pâture pour étouffer la clameur publique. Fort bien. On se réjouira tous si ça passe. Quand même: une des propositions de Téléfilm dans le dossier consiste à prévoir un volet automatique destiné à soutenir les maisons de distribution et de production déjà établies. Il va sans dire que la controverse actuelle sur la gestion des fonds publics remet en question les traitements de faveur, ou à tout le moins les entache. À côté de la femme de César, il y a ses petits amis, parfois vraiment méritants, et parfois...

otremblay@ledevoir.com

MUSIQUE CLASSIQUE

## Étrange et bouillonnant Szymanowski

Sur la scène musicale du XX<sup>e</sup> siècle, le rôle de Karol Szymanowski (1882-1937) est «comparable à celui de Bartók en Hongrie et de Janacek en République tchèque», peut-on lire dans les notes qui accompagnent l'enregistrement de l'opéra *Le Roi Roger* (Naxos) sous la direction du chef Karol Stryja. C'est cette œuvre, que l'on pourrait assimiler à un oratorio, que présente l'OSM sous la baguette de Dutoit les 12 et 13 octobre en première canadienne. Le concert offre de plus le *Stabat Mater* du même compositeur qui sera repris par l'OSM au Carnegie Hall, de New York, le 17 octobre.

CLÉMENT TRUDEL  
LE DEVOIR

Complexe personnalité que celle de Karol Szymanowski, ce Polonais né en Ukraine, dont le domaine de Tymosówka fut confisqué par les bolchéviques. De santé frêle (la tuberculose l'emporta à 55 ans), il fut constamment aux prises avec des ennuis financiers. Sa «table de travail» était le plus souvent un piano de location, mais il réussit tout de même à maintenir lors de ses voyages un train de vie plus que convenable. Il cultive une attitude d'artiste cosmopolite, s'exposant à de successives vagues d'influence allant des romantiques allemands aux russes tels Scriabine et Stravinski, que le compositeur rencontra à Londres en 1914. Il est prompt à s'enticher d'impressionnistes com-

me Ravel et Debussy et son populaire ballet *Harnasie* a été chorégraphié par Serge Lifar.

Szymanowski prend le pari nationaliste. Il choisit de valoriser la culture des Tatras, dans les Carpathes; un volet qui s'accroît une fois que la Pologne reprend le statut de pays autonome, en 1919, après avoir subi tant de démembrements. Szymanowski veut aussi faire sa part, à la fin des années 20, pour réformer le Conservatoire de Varsovie et refuse un poste plus lucratif qui lui était offert au Caire pour assumer la direction, jusqu'en 1932, de ce conservatoire devenu l'Académie de musique de Varsovie où sa gestion ne fut pas des plus populaires.

Éclectisme et ouverture

«Il [Szymanowski] savait néanmoins répondre avec force aux aspira-

tions artistiques de sa terre natale», glisse la pianiste Janina Fialkowska qui tente à sa manière de déchiffrer les clés d'un personnage qui a tenu un rôle central dans *Młoda Polska* (la jeune musique polonaise) du début du siècle. Le compositeur sait tirer parti de l'amitié indéfectible manifestée par un trio d'artistes grâce auquel percent ses compositions: Arthur Rubinstein (piano), Pavel Kochanski (violon) et Grzegorz Fitelberg, violoniste, compositeur et chef d'orchestre.

Christopher Palmer, auteur de *Szymanowski* dans la collection des *BBC Music Guides* — ouvrage traduit en français chez Actes Sud en 1997 —, n'hésite pas à classer le *Concerto n° 1 pour violon* de ce compositeur comme «un chef-d'œuvre unique, non seulement en ce qui a trait au romantisme impressionniste polonais, mais par rapport à toute musique». On aurait là un exemple de la collaboration très féconde entre Kochanski, qui créa cette œuvre, l'une des plus accessibles aux mélomanes, et l'auteur.

On doit aussi prendre en compte l'attrait que constituait pour Szymanowski la poésie mystique du Persan Roumi (XII<sup>e</sup> siècle), laquelle lui inspira sa *Troisième Symphonie* connue aussi comme *Le Chant de la nuit* — d'après un poème célébrant la beauté transcendante d'une nuit d'Orient.

Le musicien est aussi l'auteur d'un roman, *Ephesos*, rédigé en 1918-19, une époque où il sentait l'urgence de s'échapper de la réalité. Ce roman est perdu; il célébrait



Karol Szymanowski

la beauté de jeunes hommes semblables à ceux qu'il avait aperçus sur la plage de Taormina et dont il ne pouvait détourner les yeux, d'après la mention qu'en fait Rubinstein dans ses mémoires. On se rap-

proche ici du Thomas Mann de *Mort à Venise* et du phare que l'Italie représente pour maints créateurs du Nord.

Tension vers l'extase

La Sicile où Szymanowski situe son opéra *Roi Roger* est celle de Palerme sous l'influence de souverains normands qui dura, au fait, un siècle à peine, sans pour autant gommer les traits byzantins des coutumes locales.

Le roi Roger et sa femme Roxanne sont mis en garde dans ce temple de Palerme où — Szymanowski l'indique dans son livret — peuvent apparaître des inscriptions du Coran. Un mystérieux Berger qui dit venir du Sud lointain et être l'envoyé de Dieu, a une influence que tentent de contrer les autorités chrétiennes. Requête est faite d'un procès à l'encontre du dangereux prêcheur face auquel Roger se sent à la fois intimidé et attiré. Edrisi, le conseiller de Roger, croit pouvoir amenuiser l'influence du Berger qui a déjà trouvé une adépte complaisante chez Roxanne — dans l'histoire concrète de la Sicile, à l'invitation de Roger II, Edrisi écrivit une monumentale géographie qui le plaça parmi les plus en vue des savants arabes. Fin heureuse de ce drame qui se déroule la nuit: Roger entonne à la fin un hymne au soleil! Or Apollon est le dieu grec de la lumière, il est à l'antipode des tendances dionysiaques et des rites bachiques.

Voilà pour la toile de fond. Szymanowski a mis huit ans à compléter *Le Roi Roger* et dans cette tension vers l'extase, il pousse souvent les voix au pinacle. La finale abrupte serait à rapprocher de celle du *Promé-*

thée de Scriabine. Palmer n'exclut pas que certaines des meilleures pages de Szymanowski aient vu le jour alors que l'auteur faisait usage de stupéfiants.

Quant au *Stabat Mater* de Szymanowski, il fut d'abord, à l'état d'ébauche, une sorte de requiem paysan, puis aboutit à cet hymne douloureux rendu plus poignant du fait que Szymanowski vient de vivre un deuil. À ceux qui verraient dans ce *Stabat Mater* une filiation avec les *Chants de psaumes*, de Stravinski, Christopher Palmer souligne que c'est plutôt l'inverse qui est plausible, si l'hypothèse tient. Szymanowski ayant complété son *Stabat Mater* dès 1926; *Chants de psaumes* fut joué une première fois à Bruxelles en 1930!

Ce programme de la série *Prestige de la Musique* de l'OSM invite à découvrir Szymanowski (en polonais), qui n'est tout de même pas un inconnu à l'OSM, car Chantal Juillet et l'Orchestre ont enregistré chez London les *Concertos n° 1 et n° 2 pour violon*. Dutoit a aussi dirigé à Paris, avec l'Orchestre national de France, des représentations du *Roi Roger*. Il s'est assuré cette fois du concours de «six des plus belles voix polonaises et slovaques», dont le baryton Wojciech Dabrowicz et la soprano Zofia Kilanowicz. Iwan Edwards est chef de chœur.

Notons enfin que la University of Southern California, où enseigne la spécialiste Anna Maria Harley, possède des archives fort complètes sur les compositeurs polonais. On y a publié en 1993 *K. Szymanowski. His Life and Works* de Teresa Chylnska, dans une traduction de John Glowacki.

APPEL DE DOSSIERS AUX ARTISTES PROFESSIONNELS

Exposition  
**D'un millénaire à l'autre**  
L'INUSITÉ - LA DÉMESURE - L'ANTICIPATION  
mai à octobre 2000

Le réseau des maisons de la culture de la Ville de Montréal lance un appel de dossiers

UNE EXPOSITION ARTISTIQUE MULTI-DISCIPLINAIRE MARQUANT LE TROISIÈME MILLÉNAIRE

dessin - gravure - installation - métiers d'art - nouvelles technologies - peinture - photographie - sculpture

Plusieurs thématiques sont proposées aux artistes. Pour les connaître, présentez-vous à une maison de la culture ou consultez le site Internet: [www.ville.montreal.qc.ca/maisons](http://www.ville.montreal.qc.ca/maisons)

DOCUMENTS REQUIS:

- des croquis, diapositives ou photographies de l'œuvre à réaliser;
- 5 diapositives ou photographies d'œuvres antérieures;
- un texte descriptif sur l'œuvre soumise (une page max.);
- un curriculum vitae;
- un dossier de presse si disponible;
- tout autre document pertinent.

Pour connaître les coordonnées des maisons de la culture, composez le 87-ACCÈS, #631 et visitez le site Internet des maisons de la culture.

Les dossiers doivent parvenir au plus tard le 20 décembre 1999 à l'adresse suivante:

VILLE DE MONTRÉAL - Service de la culture  
Comité d'expertise en arts visuels  
5650, rue d'Iberville, 4e étage  
Montréal (Québec) H2G 3E4



Les Lundis  
**Classiques**  
du Rideau Vert

SOUS LA DIRECTION ARTISTIQUE DE FRANCINE CHABOT

CONCERT ANNIVERSAIRE  
JOHANN SEBASTIAN BACH  
(Eisenach, 1685 - Leipzig, 1750)

11 octobre à 20h00  
au Théâtre du Rideau Vert.

Avec LUC BEAUSÉJOUR  
et YVES-G. PRÉFONTAINE, clavecins  
OLIVIER BRAULT, violon-baroque  
VINCENT RANALLO, baryton

Programme de la soirée:  
Ouverture no 1 en do majeur, BWV 1066  
Sonate no 1 en si mineur pour violon et clavecin BWV 1014  
Toccatte no 7 en sol majeur, BWV 916  
Airs de cantates  
Concerto pour deux clavecins en do majeur, BWV 1061

Billet individuel 24\$  
Prix étudiant 12\$

Informations et réservations 514-844-1793

théâtre du rideau vert



YAMAHA  
VIR  
radio-classique 99.5

**La Nef** présente

**Perceval**  
la quête du Graal

avec  
**Daniel Taylor**  
contre-ténor

et 8 musiciens-chanteurs

les 15 et 16 octobre, à 20h00

à la salle Pierre-Mercure  
du centre Pierre-Péladeau

Billetterie: 514 987 6919

Centre Pierre-Péladeau  
Salle Pierre-Mercure

LES ARTS du Maurier